LE VOILE D'ISIS

30e Année — N° 64 — Avril 1925

SOMMAIRE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

PARIS

LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME

DIRECTEUR :
PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF :
PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (V^e)
TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an	**20** fr.	ÉTRANGER, un an . . .	**25** fr.
LE NUMÉRO.	**2 50**	LE NUMÉRO	**3** »

LE VOILE D'ISIS est une revue philosophique des Hautes Etudes. Elle est rédigée par de nombreux collaborateurs dont les noms font autorité dans ces études.

LE VOILE D'ISIS donne sur les branches les plus diverses de la Tradition ésotérique des études originales, documentées, synthétiques, écrites dans un langage clair et précis.

LE VOILE D'ISIS, par sa documentation et ses rubriques, tient le lecteur au courant de toutes les modalités du mouvement spiritualiste

---

Offre à nos Abonnés

Un de nos amis, homme de science connu, très versé dans les études astrologiques dont il s'occupe depuis longtemps, offre d'ériger aux lecteurs de la Revue leur thème natal.

La vie tout entière, santé, aptitudes, choix d'une carrière, phases diverses de l'existence, mariage, espérances financières, voyages, etc., est examinée avec une sérieuse attention suivant les méthodes scientifiques modernes.

Indications à fournir : année, mois, jour, *heure*, lieu de naissance. Prix : 25 fr.

Un horoscope de *Révolution solaire* peut être dressé chaque année pour ceux dont le thème de nativité a déjà été dressé. Il précise les événements de l'année dont le germe est déjà dans l'horoscope de nativité avec lequel il doit être comparé.

Prix : 20 francs

Horoscope complet avec Directions.	Prix :	80 fr.
Horoscope avec Direction d'une année donnée.	—	40 »
Horoscope et portrait graphologique (envoyer une page d'écriture courante)	—	60 »
Horoscope avec date de naissance rectifiée.	—	60 »

Adresser les demandes à la Revue, en joignant les indications demandées et le montant. Délai : 15 jours.

SOMMAIRE DU Numéro de Mai 1925

Avis. — Le docteur VERGNES, médecin homœopathe, dont nos lecteurs ont pu apprécier les différents articles, nous informe qu'il reçoit tous les jours chez lui, 27, rue Demours, Paris (XVIe), de 1 h. à 3 h., sur rendez-vous, et qu'il consulte également par correspondance.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par delà les nuées sur la montagne

Le Seigneur a mis devant vous, le Feu et l'Eau ; étendez vos mains vers celui des deux qu'il vous plaira.

Eccl. XX, 17

Or, étant à Cadès, le peuple hébreu, murmura à cause du manque d'eau. Alors Moïse et Aaron en firent jaillir du rocher ; mais ayant marqué quelque défiance, le Seigneur les condamna à mourir dans le Désert, sans avoir la consolation d'entrer dans la *Terre Promise*.

Num. XX, 2...23

Méphistophélès *(à Faust)*,
Au dessus de la place où le sang a coulé planent des esprits de vengeance qui épient...

Gœthe.

Puisq'une *nouvelle tentative pour atteindre le mont Everest sera faite en 1926, nous allons reparler de la « montagne vivante » ; et sans empiéter, pour l'instant, sur le domaine du mystère, énumérer succinctement la « faune » un peu spéciale qui la hante.*

La crête du mont Everest est située à 9.000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

A propos des forêts vierges, notre oncle Francisque Sarcey, un jour étourdiment distrait, écrivit que la main *de l'homme n'y avait jamais mis* les pieds. *S'il vivait encore et qu'il eût à parler de l'Everest, il remplacerait sans doute « les pieds » par « les ailes ». Car ce n'est pas l'alpiniste, mais l'aviateur qui, du haut des cieux, doit — affirme-t-on — pouvoir contempler le pic virginal.*

Il lui faudra, pour cela, survoler à près de 10.000 mètres les nuées, et les nuées qui couronnent de brume ou plutôt qui enceignent la montagne, bien au-dessous de la cime. Heureuse contrée altissime qui, sans trouble

reçoit de l'orient à l'occident, et du matin au soir, les rayons du soleil.

Ce n'est point qu'il y règne, de ce fait — et peut-être ? — un éternel été ; le vent qui souffle sur les pentes de l'Everest est si violent qu'il en ronge les blocs de granit.

Les sceptiques et les esprits forts prétendent que ces hurlements boulimiques contre le roc pourraient bien être la cause de la croyance des Thibétains aux démons qui, par milliers hantent la montagne ; mais, ajoute le capitaine Neel, puisque des foules d'êtres humains ont cette superstition, depuis des centaines de siècles, il est possible que leur croyance et leur imagination se soient cristallisées et que leurs dires sur la « montagne vivante » ne soient que l'expression de la réalité.

En attendant que soit connu le résultat de ce survol que doit tenter Alan Cobham, surnommé le roi du taxi aérien, il n'est pas superflu de savoir que la vie animale, à l'exclusion de la vie végétale, existe à des hauteurs où jusqu'ici on la croyait impossible.

Or, voivi ce qu'a découvert et que nous a révélé le major Hingston :

A l'altitude de 5.866 *mètres, il y a, entre autres animaux, des moutons sauvages, des lièvres de montagne, et des nichées de rossignols de muraille ; à* 6.000 *mètres, des sauterelles ; à* 6.666 *mètres des lammergeyer (aigles) ; à* 7.000 *mètres des papillons et des abeilles ; à* 7.333 *mètres, des araignées ; et enfin au point culminant, des choucas (corneilles).*

Ce qui est également intéressant, c'est de savoir comment ces animaux s'adaptent à leur milieu pour y permaner et sont armés pour survivre au froid rigoureux de ces parages inaccessibles. Les petites araignées sont obligées de s'entre-dévorer, toute vie animale ou végétale étant absente des parages qu'elles fréquentent. Les mammifères sont tous recouverts d'épaisses toisons ; les chèvres de l'Everest sont protégées par des poils très longs et très drus qui enveloppent même leurs sabots. Quant au buffle (ou yack) il est garanti d'abord par un manteau de laine adhérant à sa peau, manteau protégé, à son tour, par les poils très épais qui le recouvrent.

Pour résister au vent qui souffle en ouragan, et afin de n'en être pas déchiquetées, les ailes des papillons, rencontrés à 5.666 *mètres sont nettement rigides.*

De plus, contre cette nature terrible, certains animaux

se prêtent un mutuel secours. C'est ainsi que sur les flancs escarpés et battus de la tempête, le chouca vit sur le dos laineux du mouton sauvage.

En échange de la chaleur réconfortante qu'il y reçoit l'oiseau débarrasse la laine des parasites qui y pullulent.

* * *

Comment, dans ces conditions, nous reportons-nous, aux Contes de fée dont notre enfance était férue ? et nous rappelons-nous quels monstres horrificques défendaient âprement la merveille qu'il s'agissait de conquérir. Devons-nous et pouvons-nous inférer des détails ci-dessus que l'infernale sarabande de l'Everest protège une sorte d'Eden ? et qu'au delà de la bourrasque au-dessus des nuées, à la limite des neiges est la délicieuse contrée calme, quasi divine où se trouve, selon les affirmations thibétaines, le secret de la vie immortelle ? Ou, n'est-ce qu'une symbolique image de l'idéal à la conquête duquel l'homme doit aller en surmontant les agents mystérieux de la nature ? ou, n'est-ce qu'une des faces de la joie pure qui nous saisit à la suite d'une géniale découverte ? ou, n'est-ce que le phénomène normal qui se produit auprès des lieux saints, sources de divines manifestations ?

Que ceux-là seuls aient sur cette question un avis motivé, pour qui le fond du récit a donné « chair » à la légende. Car il n'est point de tradition — même la plus chimérique — qui n'ait son origine dans un événement réel. Plus ou moins adultérés par les apports des annalistes et des narrateurs, les contes ont une origine « vivante ».



L'ANERIE D'UNE RÉCLAME

Les journaux ont annoncé : « qu'une firme d'Outre-Rhin réalise un grand film, L'Alchimiste, sorte de documentaire pittoresque sur la magie et l'alchimie du moyen âge. »

Ah ! pour sûr que ce film sera documentaire ! quelle pitié de lire de pareilles saugrenuités ! les niais — et pas de Sologne — ne sont pas toujours parmi ceux qui mangent du son et de la paille ! Résignons-nous à supporter ces sottises ; la terre produit plus aisément l'ivraie que le froment, et le cerveau, plus de cornichonneries que de saines appréciations. IAN MONGOÏ.

LES THÉORIES MODERNES DE L'ALCHIMIE

On va exposer ici, aussi brièvement que possible, la constitution des atomes et les expériences de transmutation des éléments chimiques, d'après les plus récentes théories. On utilisera à cet égard le petit volume très clair que vient de publier M. Jean Becquerel sur la *Radioactivité et les transformations des éléments*. Ensuite on examinera quelques points relatifs à un procédé différent de celui où se placent les physiciens modernes.

Les Rayons

On désigne les différents rayons sous le nom de rayons Becquerel, bêta, alpha, gamma et rayons secondaires.

Les rayons Becquerel produisent une action photographique et l'ionisation, c'est à dire la formation de centres électrisés dans les gaz raréfiés.

Les rayons bêta sont formés d'un flux de particules chargées d'électricité négative, ces rayons sont déviés et dispersés par un champ magnétique. Les corpuscules qui composent les rayons bêta sont identiques aux corpuscules cathodiques, ce sont des électrons.

Les rayons alpha, partie très absorbable du rayonnement, sont formés par des ions d'hélium émis avec une vitesse de plusieurs milliers de ki-

lomètres par seconde et ils passent à travers la matière. Ces rayons sont analogues aux rayons canaux des ampoules de Crookes.

Ces rayons alpha dégagent de la chaleur par le bombardement qu'ils effectuent de la substance à laquelle ils appartiennent, et leur énergie représente les 9/10 de l'énergie du rayonnement total.

Les rayons gamma sont des rayons très pénétrants, non déviés, capables de traverser une grande épaisseur de plomb, ils se séparent nettement des rayons bêta. En traversant le plomb ces rayons donnent naissance à des rayons secondaires très importants et très actifs.

Les rayons gamma paraissent devoir leur origine à l'expulsion soudaine d'un électron, ce sont des rayons X très pénétrants. Ce sont des ondes électromagnétiques dont les longueurs d'ondes sont extrêmement petites. Ils ne sont pas de nature corpusculaire, mais de nature métallique.

Les rayons secondaires sont de même nature que les rayons bêta, ils sont formés d'électrons dont la vitesse moyenne dépasse la moitié de la vitesse de la lumière. Les trajectoires de ces rayons sont fortement incurvées et diffuses.

Enfin, les rayons bêta donnent aussi naissance à des rayons bêta secondaires.

Outre ces rayons, il y a les rayons lumineux, visibles et invisibles, les rayons X, les ondes hertziennes.

Tous ces rayons sont de l'énergie rayonnant sans

support matériel, sous forme d'ondes électromagnétiques.

L'Univers peut donc être défini une radiation d'énergie et nous voyons que la force et la matière s'y confondent en une unité pour ainsi dire absolue, la pesanteur étant une des propriétés de l'énergie.

La science actuelle reprend donc l'antique doctrine des Hermétistes, qui enseignaient que le Monde est un immense organisme, un Macrocosme, dans lequel le Microcosme lui est identique. C'est là le Grand Homme de la Kabbale, le corps de l'Esprit Eternel.

En réalité, l'Univers est une Pensée, une Puissance, une Idée vivantes et dont la réalité intégrale nous échappe.

On voit aussi combien sont délicates ces divisions de rayons et de particules, dont il est presque impossible de tracer les frontières, et qui constituent les ondulations ou les vibrations de l'unique Substance.

La radiance soi-disant électronique et ionique n'est autre chose que la perpétuelle manifestation de l'âme de la Matière, de sa vie éternelle mais toujours transformée et renouvelée.

Les émanations radioactives.

Les émanations des corps radioactifs subissent une série de transformations que l'on décèle par la mesure de l'activité induite de l'émanation sur

un objet (plaque ou fil métallique) portant une charge électrique négative ; on effectue cette mesure après la cessation de l'exposition dudit objet à l'émanation.

On constate alors une décroissance de l'activité induite suivant la loi exponentielle, et l'on établit une corrélation entre les divers rayons produits par l'émanation et les mesures séparées des ionisations dues à ces rayons, la même loi de décroissance les régissant.

Par ce moyen on détermine la période en heures du produit. Mesure délicate et qui repose sur de simples variations de courants induits.

La période ou vie d'un corps radioactif, calculée d'après cette méthode, oscille entre quelques minutes et 4 à 5 milliards d'années : la marge est grande.

Les transformations radioactives mettent en jeu les énergies colossales intra atomiques et se produisent par transmutation ou par désintégration. Chaque corps radioactif serait un élément bien déterminé, mais moins stable que ceux qui constituent la matière ordinaire.

Les phénomènes de transformation des éléments radioactifs sont jusqu'ici inexplicables pour les savants. On aperçoit la confusion de leurs idées à ce sujet. Ils font appel, tantôt à la théorie de l'atome spontanément explosif, tantôt à la théorie de l'atôme rendu explosif par l'action de rayons ultra-X.

Les uns affirment que ces dissociations sont

exothermiques, les autres qu'elles sont endothermiques.

M. Jean Becquerel veut que ce soit le hasard qui préside ces états de désintégration, mais il reconnaît que, par ailleurs, l'évolution atomique est rigoureusement déterminée.

Mon Dieu que tout cela est donc clair ! et quand l'un de ces Messieurs voit blanc, l'autre voit noir, ou bien le même Monsieur dit à la fois oui et non.

Pour l'alchimiste, au contraire, la question est nette : les dédoublements atomiques, ni plus ni moins mystérieux que les autres phénomènes de la vie, correspondent aux états de mort et de naissance, toujours simultanés, des innombrables individualités atomiques qui composent l'Univers.

Ces phénomènes sont d'ordre plus subtil que ceux qui affectent les combinaisons d'atomes ou de molécules que connaît la chimie classique, mais ils sont de même nature.

La radioactivité est simplement un état d'énergie atomique dans lequel l'électro-magnétisme, c'est-à-dire le psychisme ou l'âme des atomes, apparaît en quelque sorte dans sa nudité, mais, en réalité, c'est toujours la même puissance qui agit, qui assemble et disperse, qui crée et qui détruit, qui entre-choque et qui bouleverse des myriades d'individualités éphémères, afin de maintenir dans un rythme qui nous dépasse et, par conséquent, nous échappe, l'harmonie du Cosmos dont les dé-

séquilibres incessants sont nécessaires à l'équilibre intégral.

La structure de l'atome

D'après les théories modernes, l'atome est formé du noyau constituant la partie fermée ou presque fermée et la périphérie qui est soumise à l'influence des agents habituels.

Il est admis que les rayons cathodiques formés d'électricité négative sont constitués par des électrons de masse 1.850 fois plus petits que la masse du plus léger des atomes et que les rayons d'électricité positive (rayons canaux) sont formés d'ions, c'est-à-dire de matière électrisée.

Il est admis encore que les rayons bêta sont des électrons et les rayons alpha sont des ions d'hélium.

Le noyau est considéré comme chargé positivement et comme entouré d'une atmosphère d'électrons gravitant autour de lui, comme les planètes autour du soleil.

Cette conception de l'atome n'a pas satisfait tous les physiciens, et Thomson, entre autres, a imaginé une autre hypothèse. Selon lui, l'atome serait formé d'une sphère chargée positivement, des électrons négatifs seraient renfermés à l'intérieur de cette sphère. Ceux-ci jouiraient d'un mouvement pendulaire qui expliquerait la fixité des raies spectrales.

Rutherford trouvant à son tour cette théorie im-

parfaite, a repris en la modifiant quelque peu la conception d'une structure atomique comparable à celle des planètes et du soleil.

Quant aux Hermétistes, ils considèrent que la structure de l'atome dépend de l'affinité, c'est-à-dire de la polarité mâle et femelle qui constitue la loi primordiale et absolument universelle ; la puissance de cette affinité, variant avec les individus, explique les phénomènes vitaux de la gravitation, de la translation et de la rotation, qui agissent en raison de la masse et de l'énergie départies à chaque individu.

Peu importe donc qu'il s'agisse d'atomes ou d'astres dont les lois sont naturellement identiques. En fait, il n'y a que des êtres incarnant la puissance et les potentialités du Principe inconnaissable et pour nous, qui ne pouvons constater que les manifestations de tous les êtres qui peuplent l'Univers, c'est toujours sous forme d'énergie que nous devons formuler les actes des agents de la Nature, personnification éphémère de la conscience, du désir se perpétuant par l'amour, c'est-à-dire par l'affinité passionnelle en d'immenses tourbillons de masse.

Si on applique la théorie de Rutherford dans le domaine chimique, on considérera l'hydrogène, par exemple, comme formé d'un électron positif appelé proton, autour duquel gravite un électron négatif.

L'atome d'hélium sera considéré comme formé d'une particule alpha autour de laquelle gravite

deux électrons. La particule alpha serait constituée par quatre protons et deux électrons qui formeraient un groupement capable d'intervenir en bloc dans la constitution d'autres noyaux.

Pour un élément quelconque, le numéro atomique est la différence entre le nombre de protons et le nombre d'électrons contenus dans le noyau.

Le proton constitue un atome d'électricité positive, l'électron est l'atome d'électricité négative, les deux atomes d'électricité ayant des charges égales, mais de signes contraires.

On voit qu'en fin de compte cette théorie revient à l'antique doctrine de l'unité de la Matière et de l'affinité bipolaire ou bisexuelle.

Observons, par contre que les physiciens actuels font un abus excessif des hypothèses arbitraires et des formules mathématiques en ce qui concerne le problème de la structure des atomes et de leur constitution en ions et en électrons.

On ne voit pas pourquoi, en effet, arrêter la divisibilité des atomes aux ions et aux électrons.

On peut pousser indéfiniment ces particularités jusqu'à la division à l'infini de la Matière, ce qui au fond n'a aucun sens pratique.

L'ion et l'électron ne correspondraient-ils pas plutôt à des manifestations vitales, à des états dynamiques de l'être atomique ?

Il est évident que l'atome est complexe comme l'homme, l'animal, la plante et c'est pourquoi on ne saurait fixer le point d'arrêt de l'énergie intra-

atomique, pas plus qu'on ne saurait en déterminer la nature exacte ni en calculer réellement la puissance.

La transmutation des éléments non radioactifs.

Voici maintenant quels sont les résultats admis en ce qui concerne la transmutation des éléments non radioactifs par la méthode de Rutherford.

Ce savant observa que les rayons alpha du radium C' donnent lieu à des rayons d'hydrogène formés de protons, lorsqu'ils frappent des molécules d'hydrogène ou de composés hydrogénés.

Ces rayons s'observent par la méthode des scintillations.

En remplaçant l'hydrogène par l'azote, on obtient les mêmes rayons d'hydrogène, les rayons sont bien formés de protons et Rutherford assure que l'hydrogène constaté ne peut pas être attribué à des impuretés en raison de la vitesse du parcours de ces rayons dans l'air.

Les protons sortiraient du noyau d'azote, et ce noyau d'azote serait le noyau d'un autre élément, peut-être le carbone.

Cette expérience et d'autres effectuées, par Rutherford et Chadwick consistent dans le bombardement des éléments par les rayons alpha, des rayons d'hydrogène auraient été obtenus avec le bore, l'azote, le fluor, le sodium, l'aluminium et le phosphore et ces deux savants admettent que ces

rayons d'hydrogène provenaient des noyaux des corps en question.

Voici les recettes qui permettraient, selon ce procédé de bombardement électrique, de faire de l'or :

1° enlever au thallium une particule alpha ;

2° enlever au bismuth deux particules alpha;

3° enlever à un plomb deux particules alpha et une particule bêta ;

4° enlever à un mercure une particule alpha et une particule bêta ;

5° enlever un proton à un mercure.

Mais les sources d'énergie pour obtenir ces transmutations sont insuffisantes, déclarent ces Messieurs.

Le rendement de ces transmutations apparaît d'ailleurs déplorable.

Dans le cas de l'aluminium par exemple, deux particules alpha seulement sur un million frappent un noyau, de sorte qu'en bombardant de l'aluminium par des rayons alpha d'un gramme de radium, on libérerait en un an au plus, un milième de millimètre cube d'hydrogène.

Des transmutations d'un ordre aussi infinitésimal restent douteuses, et nous persistons à croire que la véritable voie de l'alchimie se trouve dans les procédés que nous avons maintes fois défendus ici et dont notre expérience sur l'argent traité par l'orpiment et le kermès nous semble pour ainsi dire cruciale.

La transmutation par voie chimique

L'or produit dans cette synthèse (il est plus que suggestif de remarquer que As 74,96+Sb120,2= 195,6, chiffre voisin du poids atomique de l'or 197,2) sous une influence catalytique due soit à l'argent, soit à l'arsenic et au soufre, pourrait être un isotope, c'est-à-dire un or ayant les propriétés générales de l'or connu, mais possédant un poids atomique légèrement différent, par suite, de la transformation subie par les noyaux atomiques.

Dans cette expérience, les quantités d'or produit par transmutation sont nettement appréciables et même dosables, si l'on s'en réfère à certains essais dont les résultats m'ont été communiqués par différents opérateurs qui ont repris ma méthode notamment ces derniers temps, par M. Lestrade, dont je reproduis ci-après la lettre :

Lyon, le 28 novembre, 1924

Monsieur et cher Maitre,

Je viens comme suite à ma promesse vous informer que j'ai répété votre expérience concernant la transmutation de l'argent en or.

Sur une quantité de 125 grammes d'argent vierge, j'ai mis à raison d'une once par livre d'orpiment et le 1/3 de kermès, soit 7 gr. 5 d'orpiment et 2 grammes de kermès.

J'ai chauffé l'argent à 500/600° pendant une demi-heure et ai poussé la température du four à 1150/1200° pendant quatre heures consécutives.

A la suite de cette cuisson, j'ai ajouté 7 grammes d'orpiment, 3 grammes de kermès et 5 grammes de sel ammoniac. 5 grammes de salpêtre, 5 grammes de borax, ainsi que 200 grammes de savon râpé, le tout amalgamé, mis dans un creuset neuf, sur lequel j'ai coulé l'argent fondu et remis le tout au four durant 3 heures.

J'ai donc cuit l'argent pendant 7 heures consécutives. Obtenu lingot blanc (les éléments additionnés sont la cause de la perte de la couleur du lingot primitivement jaune).

Mon essayeur, M. Louis Gagneux, à Lyon, a trouvé des traces d'or, mais n'a pu le peser. Toutefois, m'a-t-il dit, la quantité d'or pouvant se trouver dans ce lingot serait approximativement de 1/4 de gramme.

Veuillez agréer, etc...

P. A. LESTRADE,
136, Route de Crémieu,
LYON-VILLEURBANNE.

J'ai également effectué les essais ci-dessus indiqués par la voie humide, en traitant les substances intimement mélangées, par de l'acide azotique pur à 40°, d'abord à froid, puis à ébullition, durant plusieurs jours. La substance non dissoute dans l'acide azotique, d'aspect noirâtre, a été reprise par de l'eau régale, d'abord à froid, puis

à ébullition pendant plusieurs jours également jusqu'à dissolution de presque tout le dépôt. Puis la liqueur a été évaporée au bain-marie, additionnée d'eau distillée, filtrée et soumise aux réactifs ordinaires de l'or, lesquels ont décelé la présence de ce métal.

Pour obtenir des rendements plus considérables, il serait sans doute opportun de faire intervenir l'or comme ferment en en introduisant une petite quantité minutieusement dosée dans le mélange d'argent, d'arsenic et d'antimoine. Ceci rentre d'ailleurs dans la théorie de M. Le Brun de Virloy sur l'accroissement des métaux.

L'Accroissement métallique

Le métal dont on veut obtenir l'accroissement sert en quelque sorte de ferment, de cellule, comme dans le cas de l'accroissement des cristaux. Par exemple pour obtenir de l'or, il faut mettre une petite quantité d'or qui déterminera le changement atomique recherché et servira de centre à un groupement identique à sa propre nature.

Ainsi, j'ai précipité une minime quantité d'or par une solution de sulfate ferreux et ce n'est qu'après plusieurs jours que la solution traitée par le sulfate ferreux n'a plus donné de dépôt d'or. La précipitation d'or était plus abondante et plus continue qu'elle n'aurait dû être par rapport à la quantité initiale d'or et l'épuisement de la solution n'a-

vait rien de comparable à celui des réactions ordinaires. (1)

Un procédé de recherches capable de donner de bons résultats consiste également en la formation de minières artificielles.

Dans une petite cuve, on fera un mélange de divers métaux et métalloïdes tels que le fer, le cuivre, l'argent, l'arsenic, le soufre, l'iode et on traitera ce mélange par de l'acide azotique ou de l'acide sulfurique.

Après avoir constaté les réactions, on traitera par de l'eau régale, répétant l'adjonction des bains à plusieurs reprises, durant des semaines, à froid ou à chaud, de façon à bien pénétrer toute la masse et à imiter la nature qui agit toujours avec une extrême lenteur.

Bien entendu, on peut varier les combinaisons des corps employés, de même que les solutions destinées à les attaquer et à les dissoudre le mieux possible. Les parties insolubles seront reprises et traitées par les réactifs appropriés pour les dissoudre.

Cette méthode permettra vraisemblablement d'obtenir des transmutations en quantités bien plus élevées que celles obtenues par les bombardements électriques de gaz raréfiés, car il ne faut jamais oublier que la désintégration atomique s'effectue sous l'influence des agents naturels, beaucoup mieux que de toute autre façon.

(1) Il a dû se produire une transmutation d'atomes de fer en or.

Appel aux jeunes chimistes

En terminant cette brève et imparfaite ébauche d'une Révolution Chimique, on ne saurait se dispenser de lancer un appel vibrant à la nouvelle génération de chimistes dont la mission est de faire fructifier le dépôt qui leur est confié. Ils doivent considérer la Chimie en particulier et la Science en général, non pas commercialement, mais sous son aspect pur et désintéressé, sans se soucier même trop des applications industrielles, Il est nécessaire, en effet, d'avoir des phalanges de chercheurs exempts de tout souci pratique. Que les jeunes chimistes se méfient des théories à la mode, de l'algébrisme à outrance et du *magister dixit,* des petits travaux de fractionnement qui ne servent qu'à écrire une thèse et à louanger Monsieur le Professeur un tel.

Qu'ils s'élancent hardiment à la poursuite des grands problèmes, des grandes découvertes : transmutation des corps, synthèse des éléments, classification rationnelle et expérimentale des éléments d'après leur évolution et leurs poids atomiques, mais que ce soit en toute liberté d'esprit, sans aucune idée préconçue et sans préjugés d'école

L'avenir de la Chimie n'est point confiné, Dieu merci ! dans les laboratoires de la Sorbonne.

F. Jollivet Castelot.
Président de la Société Alchimique
de France.

Le Signe du Capricorne et Vesta-Hestia

Si, au cours de la série d'études entreprises ici même sur les douze grands dieux de la Mythologie, nous avons dû, devant certains mythes, tels que ceux relatifs à Jupiter et à son fils Apollon par exemple, mythes surchargées de détails ou déformés au cours des générations successives, remonter jusqu'au point de départ, historiquement parlant, pour rétablir le récit mythologique dans sa pureté première, nous devons reconnaître aujourd'hui que l'histoire ne nous a rien ou presque rien transmis relativement à la déesse Vesta.

D'où provient ce silence ? Est-ce parce que son culte était plus mystérieux qu'aucun autre, ou est-ce parce que ses prêtresses initiées, les Vestales, primitivement au nombre de six, nombre porté ensuite par Numa, à huit, était excessivement restreint, et qu'aucun homme, sauf un grand prêtre, ne pouvait être initié à ces mystères ? toujours est-il que nous pouvons fouiller inutilement tous les récits des mythologues antiques sans rien apprendre à son sujet.

Et comme nous nous sommes donné comme consigne de ne rien avancer concernant l'histoire des dieux du paganisme dont nos lecteurs ne puissent vérifier l'exactitude dans les auteurs anciens, force nous est de nous en tenir, quoique nous puissions

en savoir par ailleurs, à ce qui en est indiqué par écrit dans les livres.

Aussi nous contenterons-nous aujourd'hui de dire que les anciens connaissaient deux Vesta : l'une, l'antique Vesta nommée aussi Titéia ou la Terre, femme d'Uranus et mère de Saturne, d'Océanus, de Titan, certains disent de Cérès et d'autres divinités au nombre de dix-huit ; l'autre, la vierge Vesta nommée Hestia par les Grecs, nom qui signifie plus particulièrement « foyer de la maison » : et elle est alors faite fille aînée de Saturne.

Nombre de poètes, d'ailleurs, confondent les deux Vesta en une seule divinité, qu'ils désignent comme la « base centrale du foyer » et la « Grande Mère » par excellence ; et ceci suffirait à nous montrer sa correspondance avec le Signe du Capricorne, signe presque aussi peu connu dans son influence réelle que ne l'est ordinairement la déesse Vesta ; mais qui, par le fait qu'il est le dixième signe du Zodiaque au repos, correspondant à la dixième Maison, représente la mère, le centre du foyer et le point de l'Horoscope générateur de la destinée et de la fatalité, bonne ou mauvaise, dans toute sa rigueur. Et sur cette fatalité, agissant dans le domaine de la circonscription astrale qui nous encercle de toutes parts, aucune force humaine ni astrale ne peut avoir d'emprise ; tout comme sur la vierge Vesta, aucun des dieux régissant le monde astral.

Aussi voyons-nous la déesse rejeter les alliances

d'Apollon et de Neptune, dieux présidant sur les Signes du Lion et des Poissons (en aspect Quintile et Sextile avec le Capricorne), pour garder sa liberté entière. Elle est bien en rapport avec Cérès, déesse présidant sur la Vierge (en aspect Trigone — le plus puissant de tous — avec le Capricorne), mais ce rapport, à en croire les poètes, serait de mère à fille et, par conséquent, agissant du Capricorne sur la Vierge sans retour réciproque. De plus, quand on connaît la destinée malheureuse de Cérès, on peut douter que la mère se soit préoccupée beaucoup de son enfant ; enfin, si l'on veut suivre un instant cette donnée, on voit que cette même Vesta serait grand'mère de Proserpine, la reine des enfers, et ce mythe est troublant d'enseignement. C'est, reporté en mode antique, la donnée Messianique citée dans l'Evangile, que toutes les richesses et toute la renommée que nous promet la vie viennent du « prince de ce monde ». Il nous aide à comprendre la parole du Christ, qui a dit en substance : « tu quitteras s'il le faut ton foyer pour me suivre », et il nous montre enfin pourquoi les Cabalistes ont dit : « si l'esprit est donné par le père, le corps — et ses attaches terrestres — est donné par la mère » ; car tout se tient et il n'y a qu'une science et qu'une vérité enseignées de tout temps.

Vesta, le feu terrestre et central, agissant au foyer de chaque être, ne rappelle-t-il pas, par certains points, l'archange foudroyé gisant dans la matière, et Sophocle, dans l'Œdipe à Colone, n'appelle-t-il

pas Vesta : « Hestia souterraine » ; Platon ne la nomme-t-il pas « l'âme du monde » ; Plotin, « l'esprit ou l'intelligence de la terre. » ; Proclus, « le principe intime et solitaire des êtres sur lequel ilsreposent en eux-mêmes »... Principe d'égoïsme alors que Junon, qu'il lui compare et qui épouse Jupiter pour participer à son œuvre est la source vivifiante des êtres. Il est vrai que d'autres poètes aux croyances plus panthéistes l'ont appelée : Vesta la sainte, Vesta la grand'Mère, Vesta la pure.

Mais ceci nous entraîne loin de notre sujet ; signalons seulement que l'âne lui était consacré, parce que cet animal avait, par ses cris, sauvé Vesta des atteintes de Priape, qui voulait tenter d'abuser d'elle pendant son sommeil. Son culte, qui consistait à entretenir le feu, son emblème, était de plus rigides et toute Vestale qui le laissait s'éteindre était puni de mort. La même punition attendait celle qui eût violé ses vœux de chasteté.

Si maintenant, nous portons attention au Signe du Capricorne, nous voyons que, contenant le Soleil au jour de la naissance, il donne :

Un tempérament belliqueux, militant, enthousiaste, mais enclin à la tristesse, à la parcimonie, se complaisant souvent en rêve égoïste sur sa vie, sur ses goûts, sur ses sentiments et faisant de soi-même son propre univers.

Et cependant la vie est active, apte aux grandes choses ; l'esprit est fin, entendu en affaires ; la

volonté, bien que changeante, est ferme et aboutit toujours.

Il y a une certaine rudesse dans la manière d'être, le geste est brusque et cassant, l'esprit lent à s'irriter et encore plus lent à s'apaiser. Il garde le souvenir de l'offense reçu et pardonne rarement, bien qu'il n'ait aucun désir de vengeance. Ce signe donne de la réflexion, de la prudence, mais, pardessus tout une grande inconstance dans les affections, même en ce qui concerne les membres de la famille, voire les enfants.

Cette famille, d'ailleurs, et plus spécialement les frères et les sœurs qui sont nombreux, est plus nuisible qu'utile à la position. Le père, de son côté, qui est d'un caractère violent et parfois vindicatif, est un obstacle soit à la position, soit au mariage, mais son influence dangereuse se fera sentir plus spécialement dans la jeunesse ou tout au moins dans la première partie de la vie. (Saturne, père de Vesta, dévorant ses enfants).

Cette jeunesse est sous le coup d'un violent danger de blessure martiale ou de graves et longues maladies mettant, pour un temps, la vie en danger.

La question du mariage telle que l'indique ce Signe est des plus complexe et amène toujours dans la vie des grandes alternatives en bien ou en mal. Il y a possibilité de deux mariages ou unions successives et marquantes avec des personnes de caractère complètement différent (Apollon et Neptune) ce qui, au moins pour l'un des deux amènera

quelques tribulations. Des violences seraient même à craindre, soit de ce fait, soit de celui de la famille. Mais qu'il y ait un ou plusieurs mariages, il en résultera peu d'enfants. Ces enfants seraient d'ailleurs une cause de gêne pour la position et seraient, en général, sinon peu aimés, du moins traités avec un peu d'indifférence. L'indifférence et l'inconstance dans les affections étant une des caractéristiques de ce Signe.

La question des voyages est également indiquée comme complexe, les petits pouvant être utiles à la position, les grands étant, en général, peu heureux et risquant d'amener des luttes mystérieuses soit par leur fait, soit par le fait de personnes voyageant.

Quelques amis secourables dans les moments difficiles, bien que l'un d'eux puisse amener un renversement de position par trahison ou violence sur la personne.

Ennemis de deux natures, les uns parmi les parents et les proches, les autres plus spécialement parmi des représentants du culte. Mais tous leurs efforts viennent se briser sur une sorte de calme et d'inertie intérieure qui met la personne influencée par ce Signe à l'abri de toutes les grandes souffrances, comme aussi de toutes les grandes joies intérieures.

En un mot, grande mobilité dans la vie, compensée par une sérénité quelque peu égoïste, image de la Vesta dont nous parle Proclus.

G. TAMOS.

F.-CH. BARLET ET LES SOCIÉTÉS INITIATIQUES

Avant de prendre part aux débuts du mouvement que l'on peut appeler proprement occultiste, F.-Ch. Barlet avait été l'un des fondateurs de la première branche française de la Société Théosophique. Peu de temps après, il entra en relations avec l'organisation désignée par les initiales *H. B. of L.*, c'est-à-dire *Hermetic Brotherhood of Luxor* (1), qui se proposait pour but principal « l'établissement de centres extérieurs dans l'Occident pour la résurrection des rites des initiations anciennes ». Cette organisation faisait remonter son origine à 4.320 ans avant l'année 1881 de l'ère chrétienne ; c'est là une date évidemment symbolique, qui fait allusion à certaines périodes cycliques (2). Elle prétendait se rattacher à une tradition proprement occidentale, car, d'après ses enseignements, « les Initiés Hermétiques n'ont rien emprunté à l'Inde ; la similitude qui apparaît entre une quantité de noms, de doctrines, de rites des Hindous et des Egyptiens, loin de montrer que l'Égypte ait tiré ses doctrines de l'Inde, fait seulement voir clairement que les traits principaux de leurs enseignements respectifs étaient dérivés d'une même souche, et cette source originelle n'était ni l'Inde ni l'Egypte, mais *l'Ile perdue de l'Occident* ». Quant à la forme prise récemment par l'association, voici ce qui en était dit : « En 1870, un adepte de l'ancien Ordre, toujours existant, de la *H. B. of L.* originelle, avec la permission de ses frères initiés, résolut de choisir en Grande-Bretagne un néophyte qui pût répondre à ses vues. Après avoir accompli sur le con-

(1) Il y eut aussi une *Hermetic Brotherhood of Light*, ou *Fraternité Hermétique de Lumière*, qui semble avoir été une branche dissidente et rivale. D'ailleurs, on peut remarquer que le nom de *Luxor* signifie également « Lumière », et même doublement, car il se décompose en deux mots (*Lux-Or*) qui ont ce même sens en latin et en hébreu respectivement.

(2) Ces périodes sont celles dont il est question dans le *Traité des Causes secondes* de Trithème, dont l'explication faisait partie des enseignements de la *H. B. of L.*

tinent européen une importante mission privée, il aborda en Grande-Bretagne en 1873 et réussit à trouver un néophyte qu'il instruisit graduellement, après avoir suffisamment prouvé et fait vérifier l'authenticité de ses lettres de créance.. Le néophyte obtint ensuite la permission d'établir un cercle extérieur de la H. B. of L., pour faire parvenir tous ceux qui s'en montreraient dignes à la forme d'initiation pour laquelle ils seraient qualifiés ».

Au moment d'adhérer à la *H. B. of L.*, Barlet eut une hésitation : cette adhésion était-elle compatible avec le fait d'appartenir à la Société Théosophique ? Il posa cette question à son initiateur, un clergyman anglais, qui s'empressa de le rassurer en lui déclarant que « lui-même et son Maître (Peter Davidson) étaient membres du Conseil de la Société Théosophique ». Pourtant, une hostilité à peine déguisée existait bien réellement entre les deux organisations, et cela depuis 1878, époque où Mme Blavatsky et le colonel Olcott avaient été exclus de la *H. B. of. L.*, à laquelle ils avaient été affiliés en 1875 par l'entremise de l'égyptologue George H. Felt. Sans doute est-ce pour dissimuler cette aventure peu flatteuse pour les deux fondateurs que l'on prétendit, dans le *Theosophist*, que la création du cercle extérieur de la *H. B. of. L.* ne remontait qu'à 1884 ; mais, chose singulière, le même *Theosophist* avait publié en 1885 la reproduction d'une annonce de l'*Occult Magazine* de Glasgow, organe de la *H. B. of L.*, dans laquelle il était fait appel aux personnes qui désiraient « être admises comme membres d'une Fraternité Occulte, qui ne se vante pas de son savoir, mais qui instruit librement et sans réserve tous ceux qu'elle trouve dignes de recevoir ses enseignements » : allusion indirecte, mais fort claire, aux procédés tout contraires que l'on reprochait à la Société Théosophique. L'hostilité de celle-ci devait se manifester nettement, un peu plus tard, à propos d'un projet de fondation d'une sorte de colonie agricole en Amérique par des membres de la *H. B. of L.* ; Mme Blavatsky trouva là une occasion favorable pour se venger de l'exclusion dont elle avait été l'objet, et elle manœuvra de telle sorte qu'elle parvint à faire interdire au secrétaire général de l'Ordre, T. H. Burgoyne, l'accès du territoire des Etats-Unis. Seul, Peter Davidson, qui portait le titre de « Grand-Maître provincial du Nord », alla

s'établir avec sa famille à Loudsville, en Géorgie, où il est mort il y a quelques années (1).

En juillet 1887, Peter Davidson écrivait à Barlet une lettre dans laquelle, après avoir qualifié le « Bouddhisme ésotérique » de « tentative faite pour pervertir l'esprit occidental », il disait : « Les véritables et réels Adeptes n'enseignent pas ces doctrines de *karma* et de *réincarnation* mises en avant par les auteurs du *Bouddhisme Esotérique* et autres ouvrages théosophiques... Ni dans les susdits ouvrages, ni dans les pages du *Theosophist*, on ne trouve, que je sache, une vue juste et de sens ésotérique sur ces importantes questions. L'un des principaux objets de la *H. B. of L.* est de révéler à ceux des frères qui s'en sont montrés dignes le mystère complet de ces graves sujets... Il faut aussi observer que la Société Théosophique n'est pas et n'a jamais été, depuis que Mme Blavatsky et le colonel Olcott sont arrivés dans l'Inde, sous la direction ou l'inspiration de la Fraternité *authentique et réelle* de l'Himâlaya, mais sous celle d'un Ordre très inférieur appartenant au culte bouddhique (2). Je vous parle là d'une chose que *je sais* et que je tiens d'une autorité indiscutable ; mais, si vous avez quelque doute sur mes assertions, M. Alexander de Corfou a plusieurs lettres de Mme Blavatsky, dans quelques-unes desquelles elle *confesse* clairement ce que je vous dis ». Un an plus tard, Peter Davidson écrivait, dans une autre lettre, cette phrase quelque peu énigmatique : « Les vrais Adeptes et les Mahâtmâs véritables sont comme les deux pôles d'un aimant, bien que plusieurs Mahâtmâs soient assurément membres de notre Ordre ; mais ils n'apparaissent comme Mahâtmâs que pour des motifs très importants ». A ce moment même, c'est-à-dire vers le milieu de l'année 1888, Barlet quittait la Société Théosophique, à la suite de dissensions qui étaient survenues au sein de la branche parisienne *Isis*, et dont on peut retrouver les échos dans le *Lotus* de l'époque.

(1) Alors que la *H. B. of L.* était déjà rentrée en sommeil, Peter Davidson fonda une nouvelle organisation appelée *Ordre de la Croix et du Serpent*. Un autre des chefs extérieurs de la *H. B. of L.*, de son côté, se mit à la tête d'un mouvement d'un caractère tout différent, auquel Barlet fut également mêlé, mais dont nous n'avons pas à nous occuper ici.

(2) Il s'agit de l'organisation qui avait pour chef le Rév. H. Sumangala, principal du *Vidyodaya Parivena* de Colombo.

C'est aussi à peu près à cette date que Papus commença à organiser le Martinisme ; Barlet fut un des premiers auxquels il fit appel pour constituer son Suprême Conseil. Il était entendu tout d'abord que le Martinisme ne devait avoir pour but que de préparer ses membres à entrer dans un Ordre pouvant conférer une initiation véritable à ceux qui se montreraient aptes à la recevoir ; et l'Ordre que l'on avait en vue à cet effet n'était autre que la *H. B. of L.*, dont Barlet était devenu le représentant officiel pour la France. C'est pourquoi, en 1891, Papus écrivait : « Des sociétés vraiment occultes existent pourtant qui possèdent encore la tradition intégrale ; j'en appelle à l'un des plus savants parmi les adeptes occidentaux, à mon maître en pratique, Peter Davidson » (1). Cependant, ce projet n'aboutit pas, et l'on dut se contenter, comme centre supérieur au Martinisme, de l'Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix, qui avait été fondé par Stanislas de Guaita. Barlet était également membre du Suprême Conseil de cet Ordre, et, quand Guaita mourut en 1896, il fut désigné pour lui succéder comme Grand-Maître ; mais, s'il en eut le titre, il n'en exerça jamais les fonctions d'une façon effective. En effet, l'Ordre n'eut plus de réunions régulières après la disparition de son fondateur, et plus tard, quand Papus songea un moment à le faire revivre, Barlet, qui ne fréquentait plus alors aucun groupement occultiste, déclara qu'il s'en désintéressait entièrement ; il pensait, et sans doute avec raison, que de telles tentatives, ne reposant sur aucune base solide, ne pouvaient aboutir qu'à de nouveaux échecs.

Nous ne parlerons pas de quelques organisations plus ou moins éphémères, auxquelles Barlet adhéra peut-être un peu trop facilement ; sa grande sincérité, son caractère essentiellement honnête et confiant l'empêchèrent, en ces circonstances, de voir que certaines gens ne cherchaient qu'à se servir de son nom comme d'une garantie de « respectabilité ». A la fin, ces expériences malencontreuses l'avaient tout de même rendu plus circonspect et l'avaient amené à mettre fortement en doute l'utilité de toutes les associations qui, sous des prétentions initiatiques, ne cachent à peu près aucun savoir réel, et qui ne sont guère qu'un prétexte à se parer de titres plus ou moins pompeux ;

(1) *Traité méthodique de Science occulte*, p. 1039.

il avait compris la vanité de toutes ces formes extérieures dont les organisations véritablement initiatiques sont entièrement dégagées. Quelques mois avant sa mort, nous parlant d'une nouvelle société soi-disant rosicrucienne, importée d'Amérique, et dans laquelle on le sollicitait d'entrer, il nous disait qu'il n'en ferait rien, parce qu'il était absolument convaincu, comme nous l'étions nous-même, que les vrais Rose-Croix n'ont jamais fondé de sociétés. Nous nous arrêterons sur cette conclusion, à laquelle il était arrivé au terme de tant de recherches, et qui devrait bien faire réfléchir très sérieusement un bon nombre de nos contemporains, s'ils veulent, comme le disaient les enseignements de la *H. B. of L.*, « apprendre à connaître l'énorme différence qui existe entre la vérité intacte et la vérité apparente », entre l'initiation réelle et ses innombrables contrefaçons.

René GUÉNON.

Hymnes d'Orphée

IX

PARFUM DE LA NATURE

Les Aromates

Nature toute-puissante, habile et sachant toutes choses, ouvrière majestueuse, reine superbe, victorieuse et invincible, vivante pour tous, la plus honorable, la plus magnifique de toutes les choses ; vierge née la première, vierge éternelle, force toute-puissante qui guides dans la nuit les étoiles des cieux, vierge dont les pieds rapides ne posent à terre que des traces légères ; toi qui ornes les Dieux, fin infinie de toutes choses, commune à tous et inconnue dans tes secrètes profondeurs, née de toi-même sans père, illustre par tes vertus ; divinité merveilleuse et fleurie qui portes en toi toutes les divinités ; divinité qui produis et nourris tout, qui habite le ciel et la terre et qui im-

Voir suite page 226.

UNE PLANTE MAGIQUE

Le Yagé de Colombie

Une information erronée parue dans le Matin *du 27 janvier dernier relatait, en l'attribuant à un botaniste belge, M.* CLAES, *la découverte de deux plantes colombiennes : le* Yagé *et le* Yocco. *Notre chroniqueur Ian Mongoï la reproduisit et la commenta dans le numéro de février (alors sous presse) du Voile d'Isis, avant que la rectification des Drs.* REINBURG *et* ROUHIER *eût paru dans le* Matin *du 2 février. Cette rectification du* Matin *n'ayant été que très confuse et très incomplète, nous avons demandé à notre ami le Dr* ROUHIER, *qui s'est spécialisé dans l'étude des plantes à actions cérébrales, de bien vouloir rétablir l'exactitude des faits et présenter le* Yagé *à nos lecteurs, que ces questions de pharmacopsychisme ne sauraient laisser indifférents.*

LA RÉDACTION.

Le *Yagé (Hoemadictyon Amazonicum ?* des botanistes) est une liane originaire des grandes forêts tropicales du bassin de la Haute-Amazonie. Son aire de végétation s'étend donc sur plusieurs pays de l'Amérique du Sud : Haut-Brésil, Venezuela, Pérou, Colombie. De nombreuses tribus indiennes (dont quelques-unes sont anthropophages) l'utilisent dans des cérémonies de magie religieuse, dans le but de provoquer un délire onirique, fertile en faits de télépathie, de divination et de prophétie. Les Indiens absorbent le *yagé* sous forme d'une décoction concentrée de tiges ou de feuilles, soit seul, soit mélangé à d'autres plantes d'une action physiologique plus dangereuse : *Aya-huesca* (Liane des esprits ou liane de la mort), nicotiane, *huanto (Datura arborea).* Ces plantes diverses, dont les dernières sont surtout l'apanage des sorciers et des hommes-médecine, confèrent à ceux qui les utilisent une sorte d'initia-

tion (1), l'ivresse qu'elles procurent passant pour être une véritable communion avec les dieux (2).

Le *Yagé* et le *yocco* (dont nous reparlerons une autre fois) furent découverts, non pas en 1924 par M. CLAES, mais bien en 1905, par un savant colombien, le Dr Raf. ZERDA BAYON, chargé d'une mission officielle dans les territoires sauvages de la Caqueta et du Putumayo. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir attiré le premier l'attention du monde scientifique sur les propriétés si curieuses du *Yagé*, dont il isola, à l'état brut, par des moyens de fortune, un alcaloïde physiologiquement actif auquel il donna le nom de *télépathine*. Une étude chimique plus complète de la drogue a été entreprise récemment par un chimiste de Bogota, M. BARRIGA VILLALBA qui en isola un deuxième alcaloïde : la *Yagéïne*. Une étude médicale du *yagé* fut publiée en 1923 par le Dr GUILLERMO FISCHER.

Un important extrait du rapport du Dr ZERDA BAYON a été reproduit par M. WARCOLLIER dans le chapitre traitant de la télépathie expérimentale de son beau livre : *La Télépathie* (3). Une étude très copieuse et fortement documentée du Dr REINBURG : *Contribution à l'étude des boissons toxiques des indiens du Nord-Ouest de l'Amazone : l'Aya-huesca, le yagé, le huanto*, parut en 1921 (4). Elle est d'un grand intérêt et constitue le meilleur travail qui ait été fait sur la question (5). Nous-mêmes avons publié en 1924 un article : *Le Yagé, plante télépathique* (6), qui fait état des diverses expériences tentées avec la plante.

(1) Chez les *Zaparo* les hommes qui se destinent à exercer la pr fession de « sorcier-guérisseur », absorbent, après un jeûne de quinze jours, la décoction de tabac, puis ultérieurement, l'*ayahuesca* et le *huanto*. (Dr REINBURG).

(2) Il en est de même chez les Indiens du Mexique et de la « Prairie » américaine avec le Peyotl V. : ROUHIER, « La plante qui fait les yeux émerveillés. » *Paris Médical* 1er décembre 1923, Baillière, éditeur, rue Hautefeuille.

(3) Warcollier : La *Télépathie*, Paris 1923, en vente à la librairie Chacornac.

(4) In : *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. T. XIII, p. 25 et p. 197.

(5) Le Prof. Em. Perrot de la Faculté de Pharmacie de Paris l'a résumée dans le *Bulletin des Sciences pharmacologiques* de février 1923.

(6) A. Rouhier : le Yagé, *Paris médical* 15 avril 1924. J. B. Baillière, éditeur, rue Hautefeuille.

Il est très difficile d'obtenir du *Yagé*. Fidèle observateur du précepte hermétique : « Si tu as trouvé une chose précieuse, voile-la de sept voiles et scelle-la de sept sceaux », l'Indien qui a découvert un emplacement de yagé se garde d'en révéler l'existence.

M. WARCOLLIER, dut à l'obligeance de S. E. le Dr CABRERA, ministre du Mexique à Bruxelles, d'en recevoir un petit morceau qu'il nous offrit. Mais c'est grâce aux incessants efforts et à l'extrême tenacité de M. PINTO VALDERRAMA, l'intelligent et actif attaché commercial de la République de Colombie à Paris, que nous devons d'en avoir reçu une quantité assez importante pour pouvoir entreprendre une large expérimentation psycho-physiologique et des essais thérapeutiques.

Comment agit le yagé ? Son mode d'action varie évidemment selon les doses absorbées, mais aussi selon la race de l'expérimentateur. De faibles doses produisent une légère excitation nerveuse se traduisant par une sensation de bien-être, d'excitation cérébrale, d'alacrité musculaire, analogue à celle des caféiques, et, à vrai dire, de tous les « poisons de l'intelligence ». On constate un peu de dilatation pupillaire. Puis en moins d'un heure tout revient à la normale. Avec des doses plus fortes, une grande propension au sommeil suit la phase d'excitation du début. Ce sommeil est généralement peuplé de rêves d'une précision et d'une netteté étonnante. Il en est qui se manifestent, par suite sans doute de l'accélération de l'activité psychique subconsciente, comme nettement supranormaux. C'est ainsi que le colonel CUSTODIO MORALES put prévoir, pendant une nuit, la mort de son père et la maladie de sa sœur, alors que le lieu où il était se trouvait à quinze jours de voyage du plus prochain bureau de poste. Une lettre ultérieure confirma la triste réalité de sa prévision. Une note, provenant de missionnaires, peu suspects cependant de partialité en cette matière, nous confirme certains de ces faits métagnomiques de prophétie produits par le *yagé* : « En ce qui concerne la divination de l'avenir, on cite une infinité de faits dont, à première vue, il n'est pas facile de trouver l'explication... Des personnes fort honnêtes et même de quelque vertu ont pris du *yagé* par curiosité, dans l'intention de retrouver quelques objets perdus. Elles ont été étonnées elles-mêmes du résultat surprenant qu'elles ont obtenu. Il semble

donc qu'il s'agisse d'une plante aux propriétés très actives qui excite le système nerveux et plonge dans une espèce d'hypnose, ce dont certains se servent pour de mauvaises fins. »

Des doses plus fortes encore de *yagé*, doses dont sont coutumiers seulement les indigènes sectateurs de la plante, produisent les effets suivants : de larges lueurs bleues semblent auréoler les objets extérieurs ou même les colorer en entier d'une intense lueur azurée. Des hallucinations surviennent qui sont, les unes d'une incomparable beauté et d'une vivacité de coloris imprévue, rappelant en cela les visions du peyotl ou du hachisch, les autres épouvantables et horribles (1). Il se produit alors le phénomène suivant, que nous avons tenté d'expliquer dans notre article du *Paris Médical* :

L'Indien se croit changé en bête : tigre, cobra, tapir. Il court çà et là dans la campagne, imitant les cris et la démarche de l'animal, et parfois, arrivé à un degré d'excitation nerveuse intense, il tente de se jeter sur ceux qu'il rencontre pour les dévorer.

A cet état succède un sommeil profond, pendant lequel l'insensibilité musculaire du sujet est presque totale, tandis que son imagination continue à fonctionner si intensément qu'à son réveil, il conserve de ses rêves un vivace souvenir. Il décrit alors ces visions, qui, nous le répétons, s'avèrent souvent de caractère franchement métagnomique : visions de faits à venir, de scènes lointaines, de villes ou de contrées inconnues et qui, parfois, à la vérification, se trouvent être exactes. Il est fréquent que ces visions affectent le caractère de ces hallucinations, si différentes des hallucinations classiques, et qui de par l'état affectif *agréable* qui les caractérise et de par la nature des personnages qu'elles évoquent, qui sont *petits, colorés, très mobiles* ont été appelées hallucinations lilliputiennes (syndrome de Leroy) et qui sont probablement à l'origine de la croyance aux fées,

(1) Nous prétendons qu'il s'agit là d'une véritable révélation du subconscient ignoré et profond de l'expérimentateur, d'une sorte de « freudisme expérimental ». Le fait est certain avec le peyotl. Mais cela ne nous permet pas de conclure qu'avec toutes les plantes il en est de même : la coca et les solanées vireuses notamment produisent presque toujours, avec tous les sujets, des visions d'épouvante. Si l'âme de l'homme intervient dans ce fait, « l'âme » de la plante n'y est pas non plus étrangère.

gnomes, djins, lutins et farfadets qui peuplent le folklore de tous les pays.

Que sortira-t-il de l'étude méthodique expérimentale du *yagé* et des plantes similaires ? Nul ne peut le prévoir, et l'on aurait tort de « vouloir réduire la science à ce qu'elle a d'immédiatement utile ». Puisque le *yagé* (envisagé au seul point de vue psychique) rentre à côté de l'aya-huesca, du peyotl, du Kât abyssin , de l'ololiuqui, du banal thé même (1), *et quibusdam aliis*, dans la catégorie des drogues ayant une action élective sur des fonctions cérébrales inconnues, qui ne sont encore dans la race humaine *(homo sapiens ?)* qu'embryonnaires et sporadiques, nous devons le considérer comme un véritable « sensibilisateur psychique ».

Et en dehors de cette « métapsychique expérimentale », comme il possède d'évidentes propriétés physiologiques, dont ce n'est pas le lieu de parler ici, nous considérons comme utile de le faire entrer dans notre thérapeutique, où il n'est pas douteux qu'il ne trouve, tôt ou tard, une utilisation.

A. ROUHIER.

---

poses encore tes lois aux ondes toutes-puissantes, toujours redoutables aux méchants et toujours amie des justes ; reine toute-puissante, victorieuse, éternelle ; déesse des jeunes gens et des hommes ; père et mère de tous, nourricière bienfaisante ; toute-puissante et bienheureuse déesse, perfection de toutes choses, sagesse universelle qui te meus régulièrement dans l'univers ; honorable et majestueuse déesse qui prends toutes les formes, qui dictes des lois aux mortels et qui fais courber sous ton sceptre la tête des rois ; reine intrépide, dominatrice universelle, fleur de la vie éternelle, immortelle déesse toi seule es tout, car toi seule produit toutes choses. Je te supplie, toi et les Saisons bienveillantes, de me donner la paix et la santé et d'accroître toutes choses.

Trad. de E. FALCONNET.

---

(1) Nous estimons que c'est à la *théine* ou peut-être à la *théophyline* du thé que sont dûs les nombreux faits de clairvoyance, de prémonition, etc., observés chez les peuples grands consommateurs de thé : (anglo-saxons, japonais, etc.).

LES QUATRE GÉNIES DE LA RENAISSANCE

RABELAIS

(1483-1553)

Il est curieux de ranger Rabelais parmi les grands européens qui ont tenté d'ajuster la vérité à la mentalité de leur siècle. On l'a considéré jusqu'ici comme un écrivain joyeux dont les œuvres ont le rare mérite de mêler la saveur gauloise à la haute culture gréco-latine de la Renaissance. Quelques critiques ont étudié dans son œuvre la partie sociologique et l'attaque pleine de franchise et de verve qu'a menée le curé de Meudon contre son temps. Mais on étonnerait certainement ceux qui se contentent de l'opinion officielle et des milieux universitaires, en leur disant que Rabelais se rattachait par ses idées au vieux courant pythagoricien.

Et pourtant, lorsqu'on soulève le voile joyeux de ces bouffonneries épiques, lorsqu'on médite la pensée secrète de l'auteur, on voit comment Rabelais a cherché dans sa critique à prendre comme base solide la tradition humaine qui va de Moïse à Platon et d'Hermès aux grands penseurs de l'Orient. C'est la qualité éminente de ce génie d'avoir su adapter ces idées à l'intelligence de son siècle. Il ne s'embarrasse pas en des formules compliquées. Il a trouvé un moyen sûr de se faire comprendre, le Rire, « propre de l'homme », aussi général que l'amour, aussi vaste que toutes les espérances. C'est le Rire qui va véhiculer sa pensée. Auguste tâche que nul philosophe n'a essayée avant lui et qui l'entraînera vers l'extraordinaire, vers la grossièreté, plus bas encore jusqu'au fumier social. Il fallait descendre jusque-là pour faire un travail d'évolution. La saleté, le mot ordurier, rien ne l'inquiète. Il va au peuple, il va jusqu'au bouge. Il sait bien que la fange n'a jamais sali un apôtre. Il ne parlera pas à des professeurs graves, à des intellectuels ou à des savants. Il parle à la foule, dans sa langue ; il parle à des « buveurs très illustres et à

des vérolés très précieux ». C'est un philosophe de cabaret.

C'est bien de la pensée de Platon, de l'idée de Pythagore, c'est bien enfin de la substance des vieilles philosophies qu'est pétrie cette farce du *Pantagruel*, on voit les rayons de l'éternelle lumière éclairer ces aventures grotesques et parodiques. Isis a mis le masque de la Comédie et ricane.

Rabelais ne va pas comme Dante aux enfers. Sa lanterne à la main il descend à la cave. C'est là qu'il préparera dans son tonneau le mélange savant des crus : l'analogie, les nombres, le corps astral, la Fatalité, les songes, les présages, la divination. Rabelais mêle tout. Oh ! le bon vin ! Rions ! C'est le vin de la science !

Rabelais ne nie pas ses attaches pythagoriciennes. Il parle toujours avec respect de Platon. Parfois il laisse percer en lui un soupçon de Kabbale ou des idées que Wronski n'aurait pas désavouées. Tout cela effleuré parmi une débauche de mots gras, de rires sonores, de phrases savoureuses. Cet homme n'est jamais sérieux. Il braille, gueule, s'esclaffe, et entre deux verres de vin il laisse échapper une idée philosophique, puis il fait une pirouette, tombe sur le derrière, se relève, pitre sublime et inégalé. Pour lui, la sagesse c'est une lanterne, et l'initiation n'a rien de la solennité des Temples égyptiens. Ici la vérité c'est la Dive Bouteille ! Sublime accouplement du Rire et du Symbole ! Le philosophe touche à tous les problèmes. Il traîne la science à l'auberge. Il parle comme un charretier. Il plaisante comme un moine paillard. Il est vulgaire, il est vil. Ce savant joyeux traduit Ruach par « du vent ». Pour lui les paroles sont des choses matérielles.

Le voyage de Pantagruel est la plus cinglante, la plus redoutable critique de son temps. Il ne se termine qu'au temple de Bacbuc, à cet oracle qui ne laisse tomber qu'un mot : Trinch ! Boire, oui, boire à la fantastique fontaine qui donne la vie, boire de cette eau de la science, car « boire est le propre de l'homme », boire l'idéal, l'espérance, boire le vin symbolique qui est vérité !

Il ramasse dans la littérature du XIIe siècle l'idée de son Gargantua, après avoir enlevé de la légende tout ce qu'il y a de trop mystérieux. Mais ce géant ne lui suffit pas. Il lui donne un fils, Pantagruel,

qu'il pourra promener au gré de sa fantaisie, et en face de cet autre géant il dresse l'image du peuple, Panurge, cet homme de tous les temps. Ici, pas d'idéalisme, pas d'illusions, pas de mensonges, l'atroce vérité : l'homme est un ventre ! Mangeons ! Et parce qu'il constate la vérité de ce ventre, il rit et son rire tonne. Cette société ne croit qu'à son ventre ! Qu'on la ridiculise ! Ce ventre est un abcès ! Qu'on le crève ! Enfer terrestre où nous conduit ce médecin hilare !

Que de choses Rabelais semble railler dans tous les genres de divination. Avec quel art, avec quelle ironie et surtout avec quelle exactitude, il parle des sorts, de la fortune, de la fatalité. Le chapitre XIII du Pantagruel est un véritable traité des songes avec sa théorie et sa pratique. La visite de Panurge à la vieille de Panzoust est une peinture de l'antre d'une sorcière. Rabelais connaît tout, l'astrologie, la géomantie, la chiromancie, la physiognomonie. Her Tripa reconnaît à Panurge la face d'un mari trompé et lit dans la main de celui-ci ses futurs malheurs. En vain il lui conseille ensuite dix, cent moyens de divination différents qui auront tous le même résultat. Ce devin est infaillible. Rions ! C'est peut-être de la science !

Traitant le problème de la relativité, Rabelais a voulu montrer à sa façon comment il concevait ces mondes toujours plus vastes selon le spectateur qui les observe. Comment aurait-il pu à son époque parler de l'univers, d'un infusoire, du système planétaire, des atomes analogues aux systèmes des astres qui gravitent dans l'infini ? Comment aurait-il pu dire que les hommes ne sont que des cellules d'un corps énorme et que cette terre n'est qu'un grain de poussière qu'emporte le vent du gouffre ? Il suffit à ce poète d'imaginer son géant couvrant de sa langue toute une armée, tandis que lui, qui fait ces « tant véritables contes », chemine quelques lieues sur cette langue, visite le palais, la gorge et les chaines montagneuses de la mâchoire de Pantagruel. Il y trouve des villes riches et bien marchandes, dévastées par la peste. Mais lui, sait que cette peste vient d'une « puante et infecte exhalation qui est sortie des abymes ». Dans cet immense pays, il rencontre des brigands et de sages sénateurs qui font la gloire des vingt-cinq royaumes habités dans la gorge de l'homme effroyable.

Évidemment il faut tirer de l'os la substantificque

moelle. Car de ces critiques, de ces boutades ingénieuses de ces éclats de rire, ce qui nous importe, c'est la partie symbolique, la base même du livre, les idées générales qui le nourrissent, la vérité qui le féconde et ce type de l'homme, un ventre, dans l'immense envol de toutes choses vers l'idée.

CERVANTES

(1547-1616)

Cervantes a voulu peindre l'homme instinctif. Il ne soulève pas à nos yeux le voile qui cache le monde des causes. Il prend l'individu dans le domaine des faits, parmi la foule et le précipite vers toutes les aventures sociales avec ses deux pôles d'action, le rêve et la raison, avec ces deux poésies qui depuis l'aurore des temps conduisent et guident l'humanité et qu'il a symbolisées dans don Quichotte et Sancho Pança.

Il pose d'abord magnifiquement la constitution humaine et il se sert de symboles nourris de toute la splendeur du Rire pour l'évoquer. Le chevalier maigre, long, armé ridiculement, lancé par l'excès de son imagination sur les routes de l'aventure, avec son morion, sa lance, sa vieille cuirasse est monté sur un Pégase à la mesure de l'être humain. Rossinante est là, avec ses jambes flageolantes, haridelle dont le galop doit mener le maître à son rêve. A côté de don Quichotte, Sancho, gras, au ventre florissant, est monté sur son âne, un bon diable d'âne au poil gris, au muffle songeur et résigné. Cervantes rit et nous dit : « Voilà l'Homme ! »

C'est tout lui, en effet, qu'il a peint dans cette dualité magnifiquement équilibrée. Il n'existe pas une théorie psychologique aussi simple. Un esprit avec un centre intellectuel, un corps avec un centre instinctif, l'un avec l'imagination, l'inspiration, l'intelligence, l'autre avec son sens commun, ses instincts, ses besoins et ses sensations, sont liés tous deux par un centre volitif, le cercle des passions où le premier agit par sentiment et le second par raison.

Ne croyons pas que don Quichotte est devenu fou parce qu'il a lu des livres de chevalerie. Don Qui-

chotte n'est pas plus fou que n'importe quel poète, sociologue, philosophe ou savant. L'histoire des malheurs du Chevalier de la Triste Figure est l'histoire de ces porte-flambeaux qui ont souffert, lutté et qui sont morts pour un idéal. Cervantes aime son héros. Il voit en lui tout ce qu'il y a de noble, de généreux, de libre. Au point de vue social, alors que Sancho ne sera que la foule bestiale et honnêtement raisonneuse, don Quichotte représente les précurseurs, les artistes, les bâtisseurs de poésies nouvelles.

A ce sujet quel exemple merveilleux, nous trouvons là de la nécessité pour la foule d'une poésie qui la secoue de sa torpeur. Car il faut noter que Sancho croit à la mission de don Quichotte, il y croit au point de paraître, lui, l'homme de bon sens par excellence, aussi fou que son maître.

Nous ne croyons pas que Cervantès fut un initié. Il est parvenu, grâce à son génie, à brandir sur le monde un livre qui contient de précieuses idées et qui est fait de tant de vérités qu'il semble être un reflet de la vérité éternelle. Il est certain qu'il connaissait les légendes du Moyen âge. Il a fréquenté des juifs instruits et des arabes lettrés, en cette terre toute chaude encore des doctrines d'Averroës. Peut-être a-t-il eu connaissance de certains ouvrages traitant de sciences secrètes chez les Maures, où il fut prisonnier. Il parle, en effet sérieusement de l'astrologie, de la magie, des enchantements. Il raconte avec un sourire distingué des histoires de géants possibles et d'enchanteurs probables. Enfin Cervantes traite dans son XXIIIe chapitre d'une vision qu'eut don Quichotte dans la Caverne de Monterinos. L'auteur prend toutes ses précautions pour dire que cette aventure est si extraordinaire qu'elle paraît fausse, et pourtant il croit, quant à lui, que son héros n'a pas menti. Disons plus simplement que les folles extravagances dont le chevalier dit avoir été le témoin, et qui sont en dehors du temps et de l'espace, nous semblent être une peinture du plan astral.

On a considéré que don Quichotte était une critique des livres de chevalerie qui formaient alors toute la littérature espagnole. Ce fut en tous cas une réaction salutaire qui arrêta net un courant menaçant de devenir dangereux. Cervantes ne rit pas des idées, hautes et nobles. Il ne ridiculise pas les

grands gestes d'amour, d'idéal, de beauté. Il empêche une catastrophe.

Chaque époque apporte, en effet, son tribut au patrimoine intellectuel de l'humanité, mais l'excès est nuisible à la santé de la race. Les poèmes, les récits, les chansons du grand courant celtique avaient envahi l'Espagne au lendemain de cette croisade de sept siècles contre les Arabes. On devine aisément combien ces légendes s'exaspérèrent dans ce pays de soleil, en ces âmes fiévreuses. L'idée bretonne, née devant l'océan nostalgique, parmi les brumes tristes du Nord, transplantée dans cette contrée de plaines chaudes, de montagnes arides, sous un ciel implacablement bleu, devenait excessive. Vous ne verrez pas le curé brûler tous les livres du chevalier, mais en faire un choix judicieux. Cervantes ne lutte pas contre le mystère qui féconde les chansons de geste du cycle d'Artus, de Merlin, des Douze pairs et du Saint Graal. Il combat seulement l'invention désordonnée des imitateurs qui ne comprenant rien au symbolisme des légendes primitives, en abusaient pour se lancer dans les plus folles fantaisies.

C'est ainsi que Cervantes fait son métier d'ouvrier de la Renaissance, en apportant son œuvre de critique et de raison dans les déferlements de cette littérature de coups d'épée, de dames amoureuses, de nains et de géants batailleurs, et où il faut chercher un peu de cette sagesse que les anciens cachaient sous le voile de la fable et de l'allégorie.

Fernand PIGNATEL.

PENSÉE

C'est dans la retraite que nous devons labourer notre champ, le semer, l'arroser et le cultiver. C'est dans le monde et dans la société que nous devons répandre les fruits de notre moisson ; mais, au contraire, nous laissons souvent dans la retraite notre champ se couvrir d'épines et de ronces ; et dans la société, nous ne faisons presque autre chose que d'en rapporter de l'ivraie.

L.-CL. DE SAINT-MARTIN.

LA LUMIÈRE TIRÉE DU CAHOS

CLEF DE LA NATURE

De toute chose matérielle il se fait de la cendre, de la cendre on fait du sel, du sel on sépare l'eau et le mercure, du mercure on compose un élixir ou une quintessence ; le corps se met en cendre pour être nettoyé de ses parties combustibles, en sel pour être séparé de ses terrestréités, en eau pour pourrir et se putrifier, et en esprit pour devenir quintessence.

Les sels sont donc les clefs de l'art et de la nature ; sans leur connaissance, il est impossible de l'imiter dans leurs opérations ; il faut savoir leur sympathie et leur antipathie avec les métaux et avec eux-mêmes ; il n'y a proprement qu'un sel de nature, mais il se divise en trois sortes pour former les principes des corps ; ces trois sont le nitre, le tartre et le vitriol, tous les autres en sont composés.

La sublimation, la descension et la coction sont trois manières d'opérer que la nature emploie pour parfaire ses ouvrages ; par la première, elle évacue l'humidité superflue qui suffoquerait le feu et empêcherait son action dans la terre, sa matrice.

Par la descension, elle rend à la terre l'humi-

dité, dont les végétaux ou la chaleur l'ont privée. La sublimation se fait par l'élévation des vapeurs dans l'air où elles se condensent en nuages : la seconde se fait par la pluie, et la pluie au beau temps à l'alternative ; une pluie continuelle inonderait tout, un beau temps perpétué dessécherait tout. La pluie tombe goutte à goutte, parce que versée trop abondamment, elle perdrait tout, comme un jardinier qui arroserait ses graines à plein sceau ; c'est ainsi que la nature opère et distribue ses bienfaits avec poids, mesure et proportion.

La coction est une digestion de l'humeur crue instillée dans le sein de la terre, une maturation et une conversion de cette humeur en aliment au moyen de son feu secret ; ces trois opérations sont tellement liées ensemble que la fin de l'une est le commencement de l'autre.

La sublimation a pour objet de convertir une chose pesante en une légère, une exhalaison en vapeurs ; d'atténuer le corps crasse et impur et de le dépouiller de ses fèces, de faire prendre à ces vapeurs les propriétés et vertus des choses supérieures et enfin de débarrasser la terre d'une humeur superflue qui empêcherait ses productions.

A peine ces vapeurs sont-elles sublimées, qu'elles se condensent en pluie, et de spiritueuses et invisibles qu'elles étaient, elles deviennent un instant après un corps dense et aqueux, pour retomber sur la terre et l'imbiber du nectar céleste, dont

il a été imprégné pendant son séjour dans les airs ; sitôt que la terre l'a reçu, la nature travaille à le digérer et le cuire.

L'eau contient un ferment, un esprit vivifiant qui découle des parties supérieures sur les inférieures dont elle s'est imprégnée en errant dans les airs, et qu'elle dépose ensuite dans le sein de la terre. Ce ferment est une semence de vie, sans laquelle l'homme, les animaux et les végétaux, ne vivraient et n'engendreraient point ; tout le respire dans la nature, et l'homme ne vit pas du pain seul, mais de cet esprit aérien qu'il aspire sans cesse.

Dieu seul et la nature, son ministre, savent se faire obéir des éléments matériels, principes des corps ; l'art n'y saurait atteindre, mais les trois qui en résultent deviennent sensibles dans la résolution des mixtes. Les chimistes les nomment soufre, sel et mercure ; ce sont les éléments principiés ; le mercure se forme par le mélange de l'eau et de la terre ; le soufre, de la terre et de l'air ; le sel, de l'air et de l'eau condensés. Le feu de la nature s'y joint comme principe formel. Le mercure est composé d'une terre grasse, visqueuse et d'une eau limpide ; le soufre d'une terre très sèche et très subtile, mêlée avec l'humide de l'air ; le sel enfin, d'une eau crasse, pontique et d'un air cru qui s'y trouve embarrassé. *Voyez la physique souterraine de Becher, à ce sujet* (1).

(1) Joachim Becher. *Physica Subterranea*, Francofurti, 1669. In-8. (P. C.).

La nature est très simple, dans ses opérations ; ainsi donc il faut l'imiter si l'on veut réussir dans ses entreprises ; elle n'a qu'un seul principe, et il n'y a aussi qu'un seul esprit fixe, composé d'un feu très pur et incombustible qui fait sa demeure dans l'humide radical des mixtes ; il est plus parfait dans l'or que dans toutes autres choses, et le seul mercure des philosophes a la propriété et la vertu de le tirer de sa prison, de le corrompre et de le disposer à la génération ; l'argent vif est le principe de la volatilité, de la malléabilité et de la minéralité: l'esprit fixe de l'or ne peut rien sans lui ; l'or est humecté, réincrudé, volatilisé et soumis à la putréfaction par l'opération du mercure, et celui-ci est digéré, cuit, épaissi, desséché et fixé par l'opération de l'or philosophique qui le rend, par ce moyen, une teinture métallique.

L'un et l'autre sont le mercure et le soufre philosophique ; ce soufre est l'âme des corps, et le principe de l'exubération de leur teinture : le mercure vulgaire en-est privé, l'or et l'argent vulgaire n'en ont que pour eux. Le mercure propre à l'œuvre doit donc premièrement être imprégné d'un soufre invisible, afin qu'il soit plus disposé à recevoir la teinture visible des corps parfaits, et qu'il puisse ensuite la communiquer avec usure.

Nombre de chimistes suent sang et eau pour extraire la teinture de l'or vulgaire ; ils s'imaginent qu'à force de lui donner la torture, ils la lui feront dégorger et qu'ensuite ils trouveront le secret de l'augmenter et de la multiplier, mais... *spes tan-*

dem Agricolas vanis eludit Aristis ; car il est impossible que la teinture solaire puisse être entièrement séparée de son corps, l'art ne saurait défaire dans ce genre ce que la nature a si bien uni ; et, s'ils réussissent à tirer de l'or une liqueur colorée et permanente, par la force du feu ou par la corrosion des eaux-fortes, il faut la regarder seulement comme une portion du corps, mais non comme sa teinture ; car ce qui constitue proprement la teinture, ne peut être séparé de l'or.

DE LA MATIÈRE PRIMITIVE
qui seule doit être employée pour faire
la Poudre de Projection

La source de la santé et des richesses, deux bases sur lesquelles est appuyé le bonheur de cette vie, font l'objet de cet art qui a toujours été un mystère ; et ceux qui en ont traité, en ont parlé dans tous les temps, comme d'une science dont la pratique a quelque chose de surprenant, et dont le résultat tient du miraculeux dans lui-même et dans ses effets.

Malgré tous les renseignements que l'on peut donner pour conduire à la connaissance de la matière primitive, le grand architecte de l'Univers, auteur de la nature, que le Philosophe se propose d'imiter, peut seul éclairer et guider l'esprit humain dans la recherche de ce trésor inestimable,

ainsi que dans l'opération de cet art. Ainsi donc, si vous voulez réussir, cherchez en son nom, et vous trouverez une matière, fille du Soleil et de la Lune, qui contient en elle les quatre éléments, ainsi que les trois règnes de la nature par qui tout existe. Cette matière n'a point de forme déterminée, sinon qu'elle est plate, verte, membraneuse, gélatineuse, sans racine, ni branche ; en un mot, la forme et sa manière de naître, ainsi que son essence, lui fait donner le nom de *Spermaterre*, *Flos Cœli* ou *Nostoc* (1) ; en effet, elle ressemble à un sperme vert qui est répandu sur la terre en parcelle plus ou moins grande. Elle se trouve dans les terrains qui ne sont point cultivés et un peu humides et mousseux, et plus abondamment le long des chemins et les endroits pierreux et sablonneux, et près des montagnes ; en un mot, elle se trouve, partout. Elle doit se ramasser avant le soleil levé, dans les saisons du printemps, depuis le 21 mars jusqu'au 21 avril, et de l'automne, depuis le 21 septembre jusqu'au 21 octobre. Celui qui se ramasse au printemps est la femelle, et celui de l'automne est le mâle ; il faut ramasser la plus verte. Bien entendu que vous mettrez chaque saison en œuvre la quantité que vous aurez ramassée. Je dois vous dire que l'essence de cette matière se tient dans l'air avec

(1) Le *Nostoch* est une algue, qui paraît sur la terre, après les pluies, sous la forme d'une membrane transparente, étalée, irrégulièrement plissée, gélatineuse, verdâtre, renfermant une multitude de petits filaments semblables à des chapelets, et dont le dernier anneau est ordinairement plus grand que les autres. (P. C.)

le corps céleste, ayant le genre masculin et féminin, une vertu ferme et forte, fixe et permanente, et qu'elle est portée par l'air dans le sein de la terre, qui lui sert de matrice, pour se corporiser ensuite, que le soleil et la lune font naître par leur fécondité ; ce qui la fait nommer, par les philosophes hermétiques, *fille du soleil et de la lune*. Ce nom lui appartenait plus volontiers que tous les autres, qui ne lui avaient été donnés que pour la cacher et la dérober aux yeux du vulgaire. Il faut donc, avant que de rien entreprendre, connaître cette nature, le pur et l'impur, le monde et l'immonde, parce que rien dans la nature ne peut donner ce qu'il ne possède pas ; et c'est pourquoi les choses ne peuvent et ne peuvent être que selon leur nature et celle de leur principe.

Prenez-en donc la partie la plus voisine et la plus parfaite, et elle vous suffira ; laissez le mixte et ne prenez que le simple, parce que c'est là où se trouve la quintessence, et par ce moyen vous ferez la médecine que quelques-uns appellent *quintessence*, laquelle est un principe qui ne peut périr, permanent et toujours victorieux. C'est une lumière brillante, qui éclaire véritablement toute âme qui l'a une fois connue ; c'est ici le lieu et le lien de tous les éléments, que contient en soi l'esprit qui nourrit les choses, par le moyen desquelles la nature agit dans l'Univers ; c'est cette fontaine jaillissante, le commencement et la fin de toutes ses opérations.

Je vous conseille donc de rejeter toute autre

chose comme inutile, et de ne vous attacher qu'à cette eau qui brûle, blanchit, dissout et coagule, qui purifie et féconde, et ne vous appliquez à autre chose qu'à donner à votre matière la cuite nécessaire, sans vous rebuter de la longueur du temps, autrement vous ne ferez rien.

Observez que les termes dont on se sert, de dissoudre, teindre, blanchir, calciner, rafraîchir, arroser, dessécher, coaguler, imbiber, cuire, fixer, humecter, distiller, signifient tous la même chose, qui est de cuire la nature jusqu'à ce qu'elle soit parfaite; notez encore que tirer l'âme, l'esprit ou le corps, ne signifie rien autre que les susdites calcinations qui font les opérations de Vénus, avec le feu nécessaire pour l'extraction de l'âme, l'esprit.

L. GRASSOT.

LE VERS A SOIE

Symbole de la vie solitaire et de la Résurrection.

Le vers à soie, à l'abri de son cocon, tisse ses fils
Soyeux, dont l'homme est fier sans aucun droit.
Ah! que loin des foules, rentré et renfermé en moi-[même,
Je retisse utilement les fils de ma vie.
Dieu qui revêt d'ailes le vermisseau, peut aussi trans-[former,
Après l'accomplissement de sa destinée, le vers que je [suis.

HORTULUS SACER
Trad. de A. COUTURE.

LETTRES D'ELIPHAS LEVI

AU

BARON SPEDALIERI [1]

(2e VOLUME)

LIX

F.·. et A.·.

La phrase de St-Martin que vous me citez me parait manquer et de justesse et de justice : « *Ma secte, c'est la Providence,* — La Providence ne peut en aucune manière être comparée ou même grammaticalement opposée à ce qu'on nomme une secte — « *et mes prosélytes, c'est moi* ». S'il veut dire qu'il cherche d'abord à se persuader et à se convertir lui-même, il aurait dû écrire mon prosélyte et non, mes prosélytes. S'il avait dit mon dogme, c'est la Providence, et je n'ai que moi-même pour prosélyte, on pourrait le comprendre, mais la phrase telle qu'elle est construite présente à l'esprit quelque chose d'incorrect comme expression et d'absurde comme pensée. Je ne suppose donc pas que vous puissiez adopter ceci comme une maxime, à moins que vous n'en ayez rectifié la forme par l'idée que je supposais tout à l'heure,

(1) Voir page 170 et suiv.

et en ce cas vous n'auriez pas à vous accuser d'orgueil. *Accedentem ad Deum*, disait saint Paul, *apportet credere quia est, et inquirentibus se remunerator sit*. C'est là le résumé de la foi, suivant le grand apôtre, et c'est tout simplement la notion de la providence. Pour ce qui est de l'esprit de prosélytisme il faut s'en défier et commencer par se corriger soi-même. Lorsqu'on est devenu bon, on rend les autres meilleurs sans y penser. Le moyen de devenir équilibrant n'est-il pas de se bien équilibrer ? *Quærite primo regnum Dei et justiciam ejus et hæc omnia adjicientus vobis.*

Je vous remercie pour l'envoi du livre de ce pauvre Gougenot. Ce personnage grotesque m'amuse beaucoup avec ses grosses injures qui ne sauraient être déplacées dans un ouvrage composé d'énormes sottises. J'aime mieux saint Louis Veuillot ; celui-là du moins comprend la mauvaise foi humoristique et se montre insolent et malveillant avec esprit.

LX

30 *Janvier.*

F∴ et A∴,

Le novenaire, c'est Jésod, le fondement ou le principe de l'existence, parce que c'est le ternaire dans toute sa fécondité. Jésod est aussi le fondement ou la base de toute vérité, c'est-à-dire le critérium de certitude, comme on dit dans l'école,

car c'est un triple syllogisme en trois termes complètement équilibrés et équilibrants les uns des autres, en sorte que la mineure et la conclusion sont contenues dans la majeure, et ainsi des autres termes. C'est aussi l'accord parfait de la raison et de l'autorité, provenant de raison autorisée, autorité raisonnable, harmonie ou autorité de la raison donnant la raison de l'autorité ou l'ordre parfait de l'harmonie. Tout sort de cette racine féconde, et la nature réglée par les nombres donne encore trois pour représenter Dieu, trois pour représenter l'homme, trois pour représenter la matière soumise à l'homme dont les modifications et les productions sont contenues dans trois règnes. La lumière aussi est trois fois triple : Lumière de gloire en Aziluth, Jésirah et Briah ; Lumière de vie, universelle astrale, et magnétique ; Lumière visible, céleste, terrestre et ignée. Tels sont les mystères de Jésod que nous retrouvons dans tout ce qui existe suivant les lois du ternaire, qui est, comme vous le savez, le compas par lequel se mesure l'existence de tous les êtres. Ici finit l'analyse des nombres qui vont recommencer en allant de dizaine en dizaine, c'est-à-dire de synthèse en synthèse. Ici finissent nos études sur le novenaire et nous arrivons au denaire, qui est le royaume de Dieu.

Eliphas Lévi.

(A suivre.)

L'ÉTRANGE HISTOIRE (1)

(DEUXIÈME PARTIE)

CHAPITRE XXIX

Sa raison avait pu l'abandonner sans qu'elle ait rien perdu de sa douceur native. Liliane était ordinairement calme et silencieuse et le peu qu'elle disait quand elle parlait ne se rapportait point aux choses familières de son passé ni à des choses faciles à comprendre ; sa pensée semblait avoir quitté la terre et s'être réfugiée dans quelque Eden imaginaire. Elle conversait avec son père comme s'il était encore vivant, et le mot « mort » ne semblait point avoir pour elle une signification de séparation. Assise, elle se parlait à voix basse pendant des heures et il semblait qu'elle entretint des esprits invisibles. Nous n'osions pas la troubler en de tels moments, tant son visage respirait de sérénité et de bonheur et tant elle était inquiète et agitée dès que nous la rappelions au naufrage de sa vie réelle. D'autres fois, ne se croyant pas observée, elle dessinait ou chantait : dessins étranges et fantastiques qui me rappelaient les compositions du peintre visionnaire Blake (2) pour l'illustration des *Complaintes*

(1) Voir page 173 et suiv.
(2) William BLAKE (1757-1827) Poète, mystique, peintre et graveur. Un des plus étonnants esprits que la Providence ait donnée au monde. (P. C.).

ou les Nuits (1) et de : *Le Tombeau* (2) : formes de charme et de grâce surgies du calice des fleurs ou qui flottaient sur l'écume des fontaines, silhouettes vivantes et inanimées, mêlées et dispersées dans un même rayonnement de bonheur. Telle était sa musique où nous ne retrouvions aucune réminiscence des airs connus qu'elle jouait autrefois : mais à peine l'entendait-on qu'on retenait mal ses larmes, jusqu'à ce que surgît, inopiné et comme involontaire, un accord brutal qui l'arrêtait elle-même et la dressait, inquiète, nerveuse.

Elle ne nous reconnaissait plus sa mère et moi, bien que, par degrés, elle en fut arrivée à nous distinguer des autres. Elle ne savait quel nom donner à sa mère, paraissait heureuse de la voir, mais l'oubliait aussitôt. Elle m'appelait son frère. Je semblais lui manquer quand mes absences se prolongeaient. A mon retour, chaque soir, passé la fatigue du jour, ce m'était un charme douloureux de voir s'illuminer son doux visage quand je rentrais. Mais si elle chantait en ce moment, elle me faisait signe de m'approcher et me regardait alors fixement avec des yeux toujours pleins de tendresse et quelquefois de larmes. Dessinait-elle ? elle s'arrêtait pour regarder par-dessus son épaule si je veillais près d'elle me montrait avec insistance ses dessins comme si elle semblait

(1) Edouard YOUNG. *Les Nuits*. Londres, 1797, in-4. Les illustrations de Blake occupent les marges latérales du texte. Cette édition ne comporte que les quatre premières nuits. (P. C.).

(2) Robert BLAIR. *Le Tombeau*. Londres, 1808, gr. in-4. Poème orné de 12 gravures, d'après W. Blake. (P.C).

croire que j'y puisse déchiffrer une allégorie susceptible de me communiquer l'émotion qu'elle ressentait. Si bien que je finissais par interpréter son sourire et par murmurer bien bas : « Oui, Liliane, je comprends ».

Telle réponse semblait la remplir de joie : elle se levait et baisait mon front ; tel, ce baiser mélancolique brisait mon cœur.

Il suffit de bien peu à l'esprit humain si chimérique, pour se créer des consolations imaginaires. Mes heures les moins amères, c'était celles que je passais dans cette chambre, attristé, cherchant à rétablir les chemins qui m'eussent permis de nous interpréter l'un l'autre et qui maintenant semblaient avoir été ravis à cette intelligence que j'avais si laborieusement cultivée, à cette imagination qui butait dans les ténèbres, privés de raison et de guide. Et j'éprouvais alors une sensation qui était comme celle de la joie amère de survivre dans son cœur à ce désastre. Pour la guider, je guettai le moment où l'ombre semblait fuir son visage tranquille et je lui disais alors, dans un murmure tranquille : « Liliane les anges veillent-ils toujours sur vous ? ». — « Oui », répondait-elle et quelquefois bien qu'elle ne dît rien, son sourire seul, son sourire mystérieux suffisait à nourrir l'impossible espoir qu'entretenait follement mon cœur solitaire.

E. BULWER-LYTTON.
Trad. de J. THUILE.

(*A suivre.*)

PETITE CHRONIQUE DU MOIS

Les Lamas Thibétains à Paris

Paris a possédé ces temps derniers, une délégation de Lamas authentiques venus directement du Thibet, en passant naturellement par Londres. Ces asiatiques aux robes étranges, aux coiffures bizarres, aux gestes calmes, à l'allure paisible et réservée, ont jeté, je n'ai pas besoin de le dire, au milieu de notre civilisation parisienne essentiellement bruyante et agitée, une note vraiment originale et, disons le mot, un peu disparate, qu'il n'est pas besoin de souligner. Cette ambassade qui n'a rien de protocolaire et qui ne sera probablement pas reçue à l'Elysée, du moins je le crois, passera très certainement inaperçue de la plupart des anthropoïdes qui encombrent les rues de Lutèce. Il n'en résulte pas moins qu'elle est pourtant la traduction d'un fait assez significatif. Veut-elle dire en effet, cette visite inattendue, que la vieille Asie si longtemps fermée aux européens désire maintenant entrer en contact avec nous d'une façon plus étroite et plus intime dans un but que j'ignore ? Matériel ? je ne le crois pas. Spirituel ? Peut-être. Signifie-t-elle que, prises de pitié à notre égard, ces populations soi-disant arriérées et rétrogrades du Thibet, véritablement écœurées par notre ignoble matérialisme et par notre lamentable folie, nous ont délégué tout simplement les plus sages et les meilleurs d'entre eux pour nous faire entendre des paroles de paix, d'espoir et de renoncement. C'est possible. Toujours est-il que, contrairement à ce que nous aurions pu croire, ces prêtres initiés n'ont eu qu'une admiration médiocre pour le tintamarre de notre civilisation, et qu'ils ne se sont guère extasiés devant les monuments et les architectures modernes qu'on a bien voulu leur montrer. Ils n'ont pas paru autrement éblouis, ni par le phonographe, ni par les avions, ni par les autos sillonnant les rues de la capitale.

Evoluant dans une autre plan, ce côté matériel ne les intéresse guère, aussi, je le répète, n'y attachent-ils aucune importance. Bien plus, ils ont vis-à-vis de nos découvertes une méfiance qui n'est peut-être pas tout

à fait dénuée de fondement. C'est ce qui résulte d'un interview avec le rédacteur d'un de nos grands quotidiens. Comme ce dernier leur demandait ce qui les avait le plus frappé au cours de leur visite, ils répondirent tous en chœur, que c'était le côté mécanique de notre civilisation, mais que loin d'admirer le développement intensif, de notre industrie, ils le déploraient plutôt pour nous et ils ajoutaient avec un petit sourire malicieux : Vous triomphez actuellement par la mécanique, mais avant peu la mécanique vous dominera et triomphera de vous à son tour. Cette parole, hélas ! n'a jamais été plus vraie qu'aujourd'hui, et nous sommes bien forcés de reconnaître que ces excellents Lamas ont mille fois raison.

Jadis en effet comme le dit Ferrero dans son opuscule : « *Conseils aux sourds* », l'homme se servait pour son travail de très humbles auxiliaires, tels que le bœuf, l'âne, le cheval ou de quelque autre force de la Nature comme le vent ou l'eau. En fait de mécanique, c'était sans doute bien rudimentaire, mais cela suffisait pourtant à son bonheur. Il produisait peu évidemment, l'ouvrage était long ; il peinait d'avantage, mais par contre le travail était mieux fait. Or, un jour, dans une influence véritablement diabolique, l'homme s'avisa de construire des mécaniques puissantes pour travailler à sa place. En ce faisant, il s'imaginait bien pouvoir se reposer à son aise et éluder ainsi la grande loi du Travail. Mais ô ironie ! la machine qu'il croyait gouverner et dominer l'a asservi à son tour. De maître qu'il croyait être, il est devenu tout simplement esclave. Matériellement d'abord, moralement ensuite.

Actuellement, en effet, notre civilisation, qu'on le veuille ou non, est liée étroitement à la mécanique et au machinisme. Qu'un volant se brise dans un secteur électrique et nous voilà dans les ténèbres ; qu'une cloche à gaz éclate et nous ne pouvons plus faire cuire nos aliments ; qu'une turbine se détraque et nous ne pouvons ni nous laver, ni boire, etc. , etc.. Mais ce n'est pas seulement physiquement parlant que nous subissons les effets de ce désastreux état de choses ; c'est aussi, surtout, moralement. Le machinisme à outrance a enchaîné en effet, notre conscience en développant en nous un appétit insatiable de lucre et de richesse. Il a étouffé le sentiment d'altruisme et exalté, par contre, notre personnalité et notre égoïsme. Il a développé à l'excès notre goût du bien

être, il a créé en nous des besoins nouveaux qui compliquent de jour en jour notre existence et la rendent plus malheureuse. Il a bouleversé, faussé même, la mentalité des travailleurs en faisant naître en eux des sentiments de haine et de révolte. Bref, c'est vraiment à se demander si la société actuelle ne voit pas ses fondements sapés jusque dans ses bases, par ces mécaniques puissantes que notre cerveau a enfantées. Décidément quoi qu'on en dise, je crois que ces Lamas ont mille fois raison. Trop de machines, trop de camelotte et pas assez de cœur ! Ceci tuera cela. La mécanique triomphe, c'est le règne de la matière... Il faut que les destins s'accomplissent ! Retournez chez vous, braves Lamas, car bien que la sagesse parle par votre bouche, on ne vous écoutera pas, et il est inutile de prêcher dans le désert ; d'ailleurs, si vous insistiez, le bruit de nos autos couvrirait bien vite votre voix.

Dr VERGNES.

La Suggestion en Médecine

Dans le *Mercure de France* du 15 février, M. Marcel Boll sous ce titre : « Les Miracles de la Suggestion », fait le procès de l'institut Coué et d'autres écoles de thérapeutique suggestive : Pelmanisme, Christian Science, etc. Il existe une grande part de vérité dans les critiques adressées par M. Boll aux protagonistes de cette nouvelle thérapeutique, très certainement, et je n'ai nullement l'intention de me poser ici en défenseur d'Emile Coué ou de M. Charles Beaudoin. Toutefois, le terme psychothérapie, sous la plume de M. Boll, semble prendre une acception péjorative qu'il ne mérite pas. En pathologie mentale, chez les petits cyclothymiques, chez les psychasténiques, chez bon nombre de pithiatiques même, la suggestion indirecte lancée à propos et suivant un mode opportun a un pouvoir incontestable. Tout médecin praticien reconnaît à part lui, s'il ne le proclame en public, l'efficacité de la suggestion indirecte, même en médecine générale où la manière d'ordonner, bien souvent, vaut autant que ce que l'on donne, où l'annonce d'un pronostic favorable sortant des lèvres souriantes et persuasives double l'effet thérapeutique de la préparation magistrale inscrite sur l'ordonnance.

Et puis, n'est-il pas juste de reconnaître que la science psychologique vraie fait souvent défaut à la plupart des médecins débutants et même à quelques autres engagés fort avant déjà dans la carrière ! La médecine est un art autant qu'une autre science, aussi bien en diagnostic qu'en thérapeutique. Je ne parle pas ici, bien entendu, de ces cas qui crèvent les yeux, si j'ose dire, de ces cas où il ne peut se produire de divergences, même de détails, ni sur le diagnostic ni sur la traitement, tels qu'une éruption banale de rougeole chez l'enfant, une pneumonie aiguë franche de l'adulte ou un beau cas d'asystolie. Dans ce dernier cas pris comme exemple, quelques gouttes de la solution de digitaline cristallisée réussiront incontestablement mieux que toutes les suggestions possibles. Mais dans la réalité de tous les jours, et dans la plupart des cas, celui qui pratique la médecine, se trouve en présence, non pas d'une maladie typique, mais d'un malade présentant, avec des variantes plus ou moins nuancées, certains symptômes permettant de poser une étiquette empruntée au lexique de la médecine classique. Dans 90 cas au moins sur 100, il n'y a pas de maladies, mais des malades dont chacun réagit suivant son tempérament propre, tempérament physique et tempérament mental.

Au temps où nous apprenions les premiers rudiments de la philosophie, on nous enseignait que le moral influe sur le physique et le physique sur le moral ; c'est une loi vraie qu'il ne faut pas perdre de vue, surtout en médecine mentale où la plupart des clients sont des hypérémotifs, des individus très impressionnables, plus ou moins déséquilibrés, faisant partie de cette vaste catégorie polymorphe que le langage populaire englobe sous le terme générique de nerveux. Ce sont ces mêmes malades qui constituent la majeure partie de la clientèle des guérisseurs. Ce sont des malades qu'il faut avoir le temps d'écouter, qu'il faut surtout savoir faire parler. Il ne suffit pas de leur dire comme font certains médecins : « Vous n'avez rien, votre maladie réside dans votre imagination. » Grosse erreur psychologique, puisque ce sont des déséquilibrés ou des équilibrés très instables. Non, il faut leur dire : « Vous êtes réellement malades, vous avez une « sensibilité très développée qui vous fait éprouver des « sensations douloureuses là où la plupart des per- « sonnes ordinaires n'accuseront qu'un malaise vague,

« mais votre maladie en elle-même n'est pas grave, « et si vous consentez à m'aider vous guérirez parce « que vous serez en grande partie l'artisan de votre « guérison. » C'est ce qu'enseigne précisément Coué. Il a bien soin de ne pas faire dire au malade : *Je veux dormir*, mais *je vais dormir*, ce qui n'est pas la même chose et n'a pas la même signification ; la nuance est importante, suggestion indirecte.

Cette question si complexe demanderait assurément de plus longs développements qui dépasseraient le cadre qui m'est assigné. Force est donc de me borner.

Dr Em. DELOBEL.

Congrès Spirite International

(1925)

On nous prie d'annoncer que le *Congrès Spirite International* se tiendra à Paris, du 6 au 13 septembre prochain à la Maison des Spirites, 8, rue Copernic (XVIe).

A l'occasion de ce Congrès, sera organisée dans le même immeuble, une EXPOSITION DE SPIRITISME, du 20 août au 30 septembre. On peut demander les conditions à M. Ripert, secrétaire du Comité d'organisation, à l'adresse sus-indiquée.

Espérons que quelques-uns de nos lecteurs auront essayé le système du Dr Léti, (voir son article numéro du VOILE D'ISIS de novembre dernier) et qu'ils pourront, soit communiquer leurs résultats au Congrès, soit envoyer quelques documents à l'Exposition.

Remercions à ce propos *O Mondo Occulto* d'avoir reproduit ledit article. Nous prions notre confrère de nous mander le résultat des expériences qu'auront pu faire les lecteurs et abonnés spirites de sa revue.

LA DIRECTION.

Le Carnet bibliographique de l'Occultiste

Introduction à la Psychologie comparée, par PAUL CHOISNARD, Félix Alcan, éditeur.

Voici un maître-livre et le livre d'un maître. Tous ceux qui s'intéressent à l'astrologie et connaissent

la solide valeur des ouvrages signés par Paul Flambart ou par M. Choisnard liront avec intérêt et non sans réel profit cette Introduction à la Psychologie comparée. Ils y trouveront non seulement des idées neuves, mais aussi une méthode nouvelle sortant des sentiers battus où piétine la psychologie depuis plus d'un siècle. Certes, M. Choisnard n'est pas le premier qui préconise l'introduction des mathématiques dans la psychologie et la recherche de lois précises reliant les phénomènes entre eux au lieu de se borner comme nos devanciers à une dissection et à une analyse purement qualitative des faits d'ordre psychique. Mais s'il n'est pas le premier à s'engager dans cette voie, il le fait du moins avec une méthode originale.

L'auteur définit la psychologie comparée : *l'étude comparative des caractères humains entre eux*. Il s'agit, par conséquent, de trouver des relations ou correspondances positives entre telle faculté humaine et tels indices révélateurs de cette faculté. Et il faudra commencer le travail par la recherche des indices positifs, indices tels que les individus possédant telle faculté visée présentent plus souvent ces indices que les autres hommes.

De la psychologie comparée ainsi comprise dérivent des conclusions d'ordre pratique extrêmement importantes telles que la détermination des aptitudes d'un individu dès la jeunesse et la possibilité de l'orienter vers la profession la plus adéquate à ses facultés et au cours normal de son évolution dynamique.

La conclusion qui se dégage de la lecture de cet ouvrage et qui s'y trouve implicitement contenue si elle n'est formulée d'une manière expresse, c'est que, parmi les sciences divinatoires, l'astrologie est celle qui est le mieux armée (parce que reposant sur des principes rigoureusement scientifiques et sur des données absolument précises) pour entreprendre l'étude de la psychologie comparée. Malheureusement, en astrologie, si les bases sont certaines, on ne peut en dire autant des règles d'interprétation qui varient avec les auteurs. Toute cette science est à reprendre à pied d'œuvre.

Rendons à M. Choisnard cet hommage bien mérité, que parmi les auteurs modernes qui ont écrit sur l'astrologie, il compte avec E. Caslant, Selva et quelques autres, parmi ceux qui ont repris cette étude avec toute la rigueur scientifique désirable, ayant pour but

non pas d'éblouir le public crédule, mais de convaincre et de guider les véritables chercheurs.

L'Individualisme dans l'Antiquité, par HAN RYNER, 4e éd.

En lisant ce bel ouvrage où Han Ryner a rassemblé les matériaux épars au cours de quelques causeries, et que l'auteur qualifie modestement d'Essai, il m'a semblé revivre mes années de jeunesse, où, frais émoulu de la classe de philosophie, j'allais butiner dans ce merveilleux parterre de la philosophie grecque durant les heures de loisirs que me laissait la préparation à la licence ès lettres. Quelle chose admirable que le génie grec, qu'il s'agisse d'architecture, de sculpture ou bien de philosophie ou poésie ! Où trouver pareil amour de la lumière, de la clarté, de l'ordre, de la simplicité, de la mesure ?

Pour qui considère avec une âme d'artiste l'œuvre impérissable de la Grèce, il y a là une source d'émerveillement continuel. Nulle littérature, à aucune époque, ne peut rivaliser avec l'Iliade ou l'Odyssée, nulle poésie en aucune langue ne chantera comme la musique rythmée des vers d'Homère ; les productions des arts plastiques paraissent ternes devant la netteté sculpturale et l'harmonieuse beauté des statues de Phidias ou de Praxitèle ; combien lourds les systèmes philosophiques modernes en face des élégants Dialogues de Platon !

Han Ryner promène son lecteur d'école en école, tour à tour chez les Sophistes, les Epicuriens ou les Cyniques, avec une aisance témoignant d'une longue fréquentation des philosophes de la Grèce. Son discours est émaillé d'anecdotes savoureuses cueillies en passant, à la manière de Diogène Laerce. Le livre prochain que nous promet Han Ryner, qui sera intitulé : *La Sagesse qui rit*, et dont, pour ma part, j'attends avec impatience l'apparition, sera comme celui-ci, à n'en pas douter, un véritable et délicat régal pour tous les admirateurs de la vivante et sereine philosophie grecque.

Les Dévotes vaincues, par J. PÉLADAN. Aux éditeurs Associés, Paris.

Dans ce roman qui fait suite aux *Dévotes d'Avignon* on retrouve les caractéristiques de la manière du Sâr Péladan, sa sensualité mystique, sa recherche sys-

tématique du cas psychologique anormal, son faible pour la controverse et la discussion casuistique, le tout allié à un souci de la forme littéraire qui n'exclut pas toujours l'amour du néologisme ou de l'adjectif légèrement prétentieux. Dans ce cours de magie noire présenté sous la forme alléchante d'un roman où apparaît de temps à autre quelque élémental, sylphe, gnôme, ondine ou salamandre, l'intrigue, difficile à analyser, se noue autour des trois personnages de premier plan : une vieille dévote de cinquante ans s'amourachant sans le savoir d'un esthète de vingt-deux ans, curieux mélange d'une imagination d'un érotisme outré allié à un mysticisme tout à fait inexplicable, lequel esthète poursuit de ses aspirations voluptueusement mystiques et de ses matériels lèchements de pieds (les lecteurs qui ont eu le roman sous les yeux ont pu s'en convaincre) une autre dévote de vingt ans, aristocratique et fortement timbrée, encore plus énigmatique que les deux personnages précédents, et qui, à tout bien considérer, n'est autre chose qu'une hystérique à crises passionnelles peu ordinaires.

Une petite phrase de la page 46 : *Heureux ceux-là qui n'ont pas vu la petite vallée de Josaphat, ils croiront y paraître au jour du jugement*, me confirme dans l'opinion que j'avais autrefois, à savoir que le mage J. Péladan, en dépit de ses hautes aspirations à une rénovation catholique et de ses efforts pour réaliser la Rose-Croix Catholique ne s'était pas avancé très loin sur la voie de l'initiation vraie et n'avait pas suffisamment approfondi le sens mystique des Écritures.

En résumé, roman curieux, intéressant, imagé, de lecture facile, mais que je n'oserais conseiller de mettre entre les mains des jeunes filles ni même des vieilles filles. Dr Em. DELOBEL.

Reçu :

S. U. ZANNE : *Principes et Eléments d'Education cosmologique, élevage en stage d'âge d'enfance.* Mâcon, Henry Petit, 1924.

J. VAUGAN : *La Religion de l'Avenir.* Paris. Les Presses Universitaires, 1925.

A. PAVIOT : *Contes de la Corne d'Or*, Paris, Editions Adyar, 1925.

G. VALPREUSE : *Le Grand But.* Paris, Librairie du Simplon, 1925.

Abbé TH. MOREUX : *L'Atlantide a-t-elle existé ?* Paris, Doin, 1924.

LA DIRECTION.

A TRAVERS LES REVUES

Dans la *Revue française* du 12 janvier, très bon article de Robert Duportail sur l'alchimie en général, et en particulier sur les travaux de F. Jollivet-Castelot.

Le 15 janvier a paru le premier numéro d'une nouvelle revue : *La Correspondance Charentaise*, dirigée par M. Paul Choisnard, qui commence une étude intitulée : « Essais de psychologie astrale ». Je souhaite que cette nouvelle revue ait eu la chance de naître sous des influences planétaires favorables et qu'elle puisse réaliser le but poursuivi avec une inlassable ténacité par son directeur : réhabilitation scientifique de l'astrologie et ses applications pratiques à une psychologie nouvelle.

Dr E. DELOBEL.

Revue Naturiste. — Dans le numéro de janvier, article tout à fait judicieux du Dr Carton sur les difficultés de faire comprendre les bienfaits du Naturisme. Que de confrères, hélas ! pensent encore, à l'heure actuelle, que les sérums et les vaccins constituent l'arme la plus remarquable de la thérapeutique moderne ? Pauvres primaires dont l'esprit est aveuglé par le matérialisme officiel ! — Article remarquable du Dr Sauvageot sur la Désertion des Campagnes, où il expose les motifs fallacieux qui incitent le paysan à abandonner la terre au profit des villes tentaculaires.

Dans le numéro de février, article du Dr Carton exposant la puissance thérapeutique de la flagellation à l'eau froide. Comme il le dit très justement, ces moyens sont trop simples et trop à la portée de tout le monde pour qu'on songe un seul instant à les essayer Crépieux-Jamin nous parle des errements des végétariens. Beaucoup ignorent les lois de l'adaptation et courent ainsi au-devant de la maladie qu'ils ont voulu éviter.

Psychic Magazine. — Dans le numéro de décembre 1924, notre ami Jollivet-Castelot, qui vient de subir une perte presque irréparable par suite de la destruction de son laboratoire et de ses manuscrits par un incendie, nous parle aujourd'hui avec sa maîtrise

et sa compétence habituelle de la constitution de la Matière et de la vie des Atomes. Nous abondons entièrement dans son sens, et nous sommes partisans comme lui de la théorie de l'hylozoïsme.

Dans le dernier numéro du *Voile d'Isis*, MM. les typos ont commis une horrible coquille, c'est ainsi qu'il ont imprimé Plasmogénie émétique au lieu de *Plasmogénie cinétique* !!!

Dr VERGNES.

The Theosophical Review, janvier. C'est ici l'ancienne revue *Theosophy* qui, fondue avec *The Vahan* a pris ce nouveau titre, ou plutôt reprend cet ancien titre, ainsi que l'annonce l'éditorial de ce premier numéro.

The Occult Review. Janvier. — Dans la critique des revues nous relevons une longue étude du numéro du *Voile d'Isis* consacré à la mémoire de Barlet. Nous remercions notre confrère anglais de cette pierre apportée à l'édifice que nous nous sommes efforcé de construire à la mémoire du Maître.

Modern Astrology de janvier contient une étude de Maurice Wemyss sur l'Astrologie médicale. Les articles de M. Wemyss sont toujours des plus intéressants, et nous les citons avec plaisir ; nous ne faisons qu'une seule réserve, c'est que ces données auraient besoin d'être dûment et longuement vérifiées avant d'être acceptées définitivement, ce qui pour l'instant, ne leur enlève nullement de leur intérêt.

The Britich Journal of Astrology. Dans le premier numéro de l'année, Sepharial donne quelques prédictions ... pas très rassurantes pour 1925, notamment en ce qui concerne les tremblements de terre, tant dans le sud de l'Europe qu'en Asie ; les accidents de chemin de fer et le début des mouvements communistes en Europe. Mais nous savons que tout cela est le prélude de ce qui nous est promis pour les prochaines années, aussi pouvons-nous les considérer avec calme.

G. TAMOS.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.

